



ENTREVUE

Madeleine Monette

Page F 3



ESSAI

Une histoire des femmes québécoises en photos

Page F 10

CAHIER F

LIVRES

Parfum
de violence
et de
désillusion

RAMZI HADJAR/AFIP

CAROLINE MONTPETIT

Il y a beaucoup de violence dans la prose de Rawi Hage, dont le premier livre, *Parfum de poussière*, vient de paraître chez Alto. Une violence brutale, masculine, parfois gratuite, mais aussi intéressée, organisée, qui s'imisce dans chaque aspect de la vie quotidienne, dans le Beyrouth assiégé par la guerre civile des années 80.

«Dix mille bombes étaient tombées et j'attendais que la mort vienne prélever sa dîme quotidienne dans son abattoir d'abattis et de sang», écrit Rawi Hage. Et pourtant, sous les bombes et la menace, dans le chaos de la corruption et du sauve-qui-peut, il y a des moments de silence, des moments où on marche dans les rues de la ville en goûtant chaque seconde, des moments volés au désordre de la vie, en attendant de fuir pour toujours.

La violence qu'il décrit dans son livre, Rawi Hage, qui vit aujourd'hui à Montréal, l'a vue, l'a vécue. «Dans un contexte de guerre civile, la violence est toujours quelque part autour de vous», dit, en anglais, cet écrivain qui a pourtant appris le français lorsqu'il était enfant au Liban, et qui a beaucoup lu de littérature française à l'époque, dont Albert Camus qu'il cite beaucoup dans son roman. «Nous avons étudié la Révolution française avant d'étudier notre propre histoire», dit-il.

«Mais quand on se déplace [d'un pays à un autre], on perd certaines langues et on en gagne d'autres», dit-il encore pour expliquer pourquoi il n'a pas écrit son premier roman en arabe, qui est pourtant sa langue maternelle. L'exil, c'est donc le lot de celui qui dit avoir autant souffert d'être pauvre à New York que de vivre la guerre à Beyrouth.

Parfum de poussière, d'abord paru en anglais sous le titre *De Niro's Game*, c'est l'histoire de deux jeunes

hommes qui vieillissent dans ce Beyrouth déchiré, deux jeunes hommes qui, comme tout le monde, sont tentés par la possibilité d'en tirer profit. S'ensuivront des vols, des meurtres, des trahisons, comme une conséquence normale du conflit qui empoisonne le pays.

Le livre a eu un succès phénoménal, pour un premier roman. Il a été en nomination pour le *Giller prize*, la plus importante récompense littéraire au pays. Il a aussi été sélectionné pour le *International Impac Dublin Literary Award*, aux côtés notamment de Margaret Atwood. Au Québec, il a remporté les prix Hugh MacLennan de fiction et le prix MacAuslan du premier ouvrage.

En entrevue, Rawi Hage insiste sur le caractère fictionnel de son œuvre, même si le contexte de guerre dont il est inspiré est bien réel. «Je refuse de partager ce qui est fiction de ce qui est réalité. C'est mon privilège d'écrivain», dit-il, avant d'ajouter: «Je n'ai pas dit le cinquième de ce que j'aurais pu dire sur la guerre du Liban. Parce que je suis un écrivain, et non simplement un témoin.»

Il se défend aussi d'avoir fait une œuvre anthropologique, préfère parler de la poésie qui l'habite, et qui est aussi inspirée de la poésie arabe qu'il a lue dans sa jeunesse. Reste qu'il maintient en entrevue l'analyse froide de la guerre qui émane de son livre, un contexte où l'idéologie devient rapidement un prétexte pour tenter de s'enrichir.

Ne reste que la corruption

«Dans un contexte de guerre, l'idéologie finit par prendre le second plan. Elle n'est pas suffisante pour maintenir les gens en place. Ce sont les intérêts person-

nels qui prennent le dessus. Ça, c'est vrai dans toutes les guerres.»

Il précise que des amis yougoslaves qui ont lu son livre ont témoigné du fait que la guerre avait eu la même saveur d'absurdité chez eux, le même parfum entêté de désillusion.

«La guerre civile libanaise était complexe», ajoute-t-il, «c'était une guerre à la fois locale, confessionnelle, régionale, et internationale. Mais ce qui en est resté, à la fin, c'est la corruption», dit-il.

À la différence d'autres guerres, la guerre civile du Liban n'a pas inspiré de travail de mémoire à l'échelle du pays. Il n'y a pas eu de commission Vérité et réconciliation, comme en Afrique du Sud. Beyrouth ne compte même pas de monument aux victimes qui y ont péri, dit-il.

«Ils ont effacé tout cela. Et les gens qui ont décidé de préserver cette mémoire sont les artistes, les écrivains et les poètes, sous toutes sortes de formes, fictives ou documentaires. Il y a beaucoup de femmes dans ce mouvement, notamment dans le cinéma.»

Pour lui, plus encore qu'une guerre confessionnelle, la guerre du Liban était une lutte des classes, au cours de laquelle certaines couches défavorisées de la population ont gagné un peu de pouvoir.

«Entrer dans la milice, c'était la façon de faire du profit durant la guerre.» L'un des personnages est par ailleurs un oncle communiste vivant à Beyrouth-ouest, alors que sa famille est à l'est.

«Cet oncle m'a permis d'introduire un personnage athée dans le roman. Je crois que le fait de dire qu'il n'y a pas de Dieu dans un roman arabe est quelque chose de

«Entrer dans la milice, c'était la façon de faire du profit durant la guerre.»

majeur», ajoute-t-il, alors qu'il vient pour sa part d'un milieu chrétien, sans pour autant être croyant. «L'histoire arabe est vaste et n'est pas homogène.»

Au Liban, aujourd'hui, les choses ont changé, dit-il. De nouvelles alliances se sont créées entre les différentes factions religieuses. «La guerre n'est pas finie, mais je ne crois pas que les Libanais veulent une autre guerre civile. C'est quelque chose qu'ils ont appris.» Quand il y est retourné en 1998, il a visité pour la première fois le quartier musulman de Beyrouth, lui qui avait toujours vécu dans l'enclave chrétienne. «J'ai pu tout voir pour la première fois», dit-il, encore ému de son voyage.

Rawi Hage a quitté le Liban en 1982 pour s'établir à New York, où il a étudié la photographie. Il a ensuite migré à Montréal, où sa famille l'a rejoint. C'est dans le domaine de la photographie, entre autres avec Raymond April, avec laquelle il a étudié, que Rawi Hage s'est d'abord exprimé. Mais la photographie laisse beaucoup de place à l'interprétation chez celui qui la regarde. C'est pour aller plus loin qu'il s'est mis à écrire ce premier roman, qu'un autre devrait suivre au printemps. Celui-là, dit-il, se passera surtout à Montréal, et explorera l'implication de certaines personnes dans le trafic d'armes.

Le Devoir

PARFUM DE POUSSIÈRE

Rawi Hage

Traduit de l'anglais par Sophie Voillot

Éditions Alto

Montréal, 2007, 362 pages

La grande mesure du continent

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Les Éditions Septentrion, en collaboration avec Bibliothèque et Archives nationales du Québec, viennent de publier un atlas historique de l'Amérique du Nord, depuis 1492 jusqu'à 1814. Ce n'est pas un atlas banal. Loin de là. Et pour ceux qui s'intéressent à l'histoire de près, au Salon du livre de Montréal cette fin de semaine comme en librairie en tout temps, voilà un livre qu'il faut au moins se donner la peine de voir une fois.

La Mesure d'un continent propose, souvent pour la première fois, des documents cartographiques uniques, la plupart de réelles œuvres d'art dessinées par des artistes dont les noms se sont parfois perdus dans la nuit des temps.

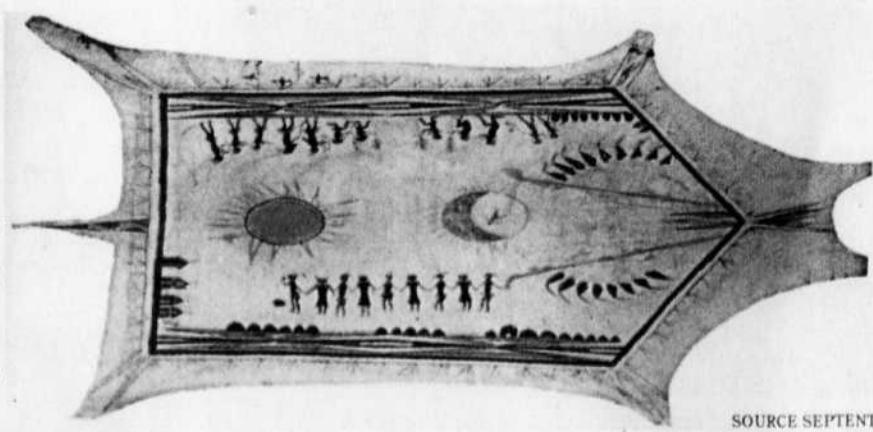
Avant les avancées de la numérisation, ces documents, colligés depuis vingt ans aux quatre coins du monde, n'auraient pas pu être reproduits et mis ainsi à la disposition d'un vaste public.

Mais outre l'exceptionnelle beauté de ces documents, que le travail d'un imprimeur québécois rend admirablement bien — cho-

se d'ailleurs très rare désormais pour les «beaux livres» puisqu'on imprime le plus souvent en Chine —, quel intérêt y a-t-il à porter à un atlas historique pareil?

Les intérêts sont en vérité multiples, comme l'expliquent Raymond Litalien, Jean-François Palomino et Denis Vaugois, qui ont mené de main de maître ce projet ambitieux et, sans l'ombre d'un doute, très onéreux. Les cartes reproduites dans *La Mesure d'un continent* traduisent en effet des ambitions à la fois de découvreurs,

Peau de bison. Les peaux rappellent, le plus souvent, la mémoire d'un chef ou un événement d'importance. Musée du Quai Branly, Paris



SOURCE SEPTENTRION

VOIR PAGE F 2: CONTINENT

LIVRES

EN APARTÉ

Vie de chien



Jean-François Nadeau

Mon collègue Antoine Robitaille est déçu. Très déçu. Il a lu *L'Instinct Dumont*, la biographie de Mario Dumont que vient de faire paraître un de ses confrères, journaliste comme lui à l'Assemblée nationale. Pourquoi est-il déçu? Il s'attendait, dit-il, à ce qu'on lui révèle enfin des passions cachées chez l'ancien chef des jeunes libéraux. Et alors? Rien, justement, me dit-il. Rien de rien. «Dumont ne lit pas, n'évoque pas le moindre auteur!» Pas même Victor-Lévy Beaulieu qui, contre toute attente, lui cire les chaussures depuis des mois, tout en continuant de s'occuper à Trois-Pistoles, comme si de rien n'était, de ses livres autant que de ses animaux.

Les livres, pour le collègue Robitaille comme pour bien des gens raisonnables, sont des signes tangibles d'une existence d'homme capable de s'élever un tant soit peu au-dessus de la mêlée. Pas de livres chez Dumont, déplore-t-il; donc, pas tout à fait d'homme public digne de ce nom.

Mis à part l'exercice de la politique au quotidien, n'y a-t-il pas au moins chez Dumont une petite passion que révèle sa biographie? Si, me répond le collègue. A

en croire son biographe, Mario Dumont vibrerait rien qu'à entendre les monologues de François Pérusse, les *Minutes du peuple*, dont le septième album vient d'ailleurs de paraître. Entre Montréal et Québec, il aurait écouté et réécouté les blagues de Pérusse au point de les connaître presque toutes par cœur. De quoi rendre parfois dingues les collaborateurs qui l'accompagnent.

Rien de mal à écouter les *Minutes du peuple* et à en rire comme une otarie au cirque du quotidien. Mais peut-on lire aussi à l'occasion lors d'un long trajet avec chauffeur? Je veux dire lire autre chose que des rapports en diagonale? N'y a-t-il d'ailleurs pas d'autres moments pour lire dans une journée?

Tout le monde sait bien que lire sur la route fatigue indûment la vue. Surtout au Québec. À cause des cahots. Le soir venu, après tant de mauvaises routes parcourues, la basse lumière n'est pas non plus très bonne pour lire. Puis, au fond, la lumière du jour n'est guère plus recommandable que celle du soir: le soleil rend les blancs trop blancs et vous aveugle peu à peu. Lire, comme on le racontait jadis, c'est toujours courir le risque de s'abîmer indûment la vue et de se fatiguer l'esprit de surcroît. Mieux vaut changer d'auto pour mieux affronter les cahots de la vie. Non?

L'ami Robitaille est bien généreux de croire que Mario Dumont puisse lire davantage aujourd'hui qu'il ne lisait au temps où il aurait naturellement pu lire le plus, c'est-à-dire au début de l'âge adulte. La lecture, chez Dumont comme chez bien des hommes de notre classe politique, n'a toujours été qu'une histoire de surface. Dans *Avoir le courage de ses convictions*, une autobiographie publiée en 2005,

Mario Dumont montre que lire, au cours de ses années de formation, ne s'est fait que sur le modèle de chien savant que propose *Génies en herbe*: lire, c'était donc «étudier les peintres, les fleuves ou les lieux de naissance des compositeurs». Rien à voir avec la culture mais uniquement avec ses représentations de surface.

«Dumont ne lit pas, n'évoque pas le moindre auteur!»

Déjà en 1993, à l'âge de 23 ans, Dumont avouait à une journaliste que les romans étaient chez lui laissés sur les étagères. Oh, en grattant un peu, on trouvait bien quelques lectures très scolaires! Il avait ainsi lu, avec «grand plaisir», «entre le cégep et l'université», un roman de Balzac: *Eugénie Grandet*. Il recommandait aussi «aux jeunes» de lire *Au pied de la pente douce* de Roger Lemelin. Ah! déjà du très moderne Dumont...

En cet été 1993, il se proposait de lire bientôt *Mes premiers ministres* de Claude Morin. L'a-t-il lu depuis? L'histoire ne nous le dit pas. Mais peu importe, au fond, puisque c'est signé Claude Morin.

Il avait aussi lu *Ecotopia* d'Ernest Callenbach. De ce livre, il aimait surtout considérer que, dans un monde nouveau, les hommes pourraient se voir en mesure de récupérer jusqu'à leurs excréments pour fabriquer du méthane, de l'énergie bon marché. La belle affaire.

Quelle énergie Mario Dumont est-il à même désormais de tirer de la digestion de ses lectures?

◆ ◆ ◆
Comme il est ici question de Mario Dumont, personne ne m'en voudra, j'imagine, de conclure en parlant du chien de Pierre Bourgault. Après tout, les deux sont de bien curieuses bêtes.

Le chien de Bourgault? En plein Salon du livre de Montréal, une dame du monde du spectacle, Marylène, me téléphone. Elle m'apprend que c'est elle qui a hérité, à la mort du tribun, de son chien Beau Bonhomme. «C'est un chien qui a beaucoup de Bourgault en lui, vous savez, me dit-elle d'emblée. Je suis triste de voir que plus personne ne s'intéresse à lui alors qu'il était si souvent en entrevue avec son maître. Beau Bonhomme, c'était le chien de Pierre Bourgault, après tout!» Veut-elle me reprocher de n'avoir jamais interrogé le chien? Quand même pas. Mais Beau Bonhomme, s'empresse-t-elle d'enchaîner, serait heureux de me rencontrer. «Est-ce que ça vous aiderait si je m'arrangeais pour qu'il soit avec vous lors de vos séances de signature au Salon du livre, tout au long de la fin de semaine?» On m'offre donc Milou, mais sans Tintin. Pour m'aider.

Quelques minutes après avoir raccroché le combiné, j'ai la surprise de recevoir au journal un courriel signé de Beau Bonhomme lui-même, photo à l'appui, qui m'assure de ceci: «A part ma surdité — j'ai l'avantage maintenant de ne plus entendre la bêtise humaine — je suis toujours en forme!»

Que doit-on répondre à une lettre pareille? Ceci peut-être: «Beau Bonhomme, comme toujours, il y a beaucoup de gens bêtes qui fréquentent le Salon du livre de Montréal. C'est comme partout. Mais jusqu'à nouvel ordre, les animaux n'y sont pas admis. Dommage pour toi, au moins parce que ton maître, Pierre Bourgault, aurait sûrement beaucoup aimé garder un chien de sa chienne à Jean Chrétien, qui sera en séance de signature dimanche pour ses mémoires.»

jfnadeau@ledevoir.com

CONTINENT

Toutes les cartes ici rassemblées sont nourries par des textes intelligents qui les expliquent

SUIITE DE LA PAGE F 1

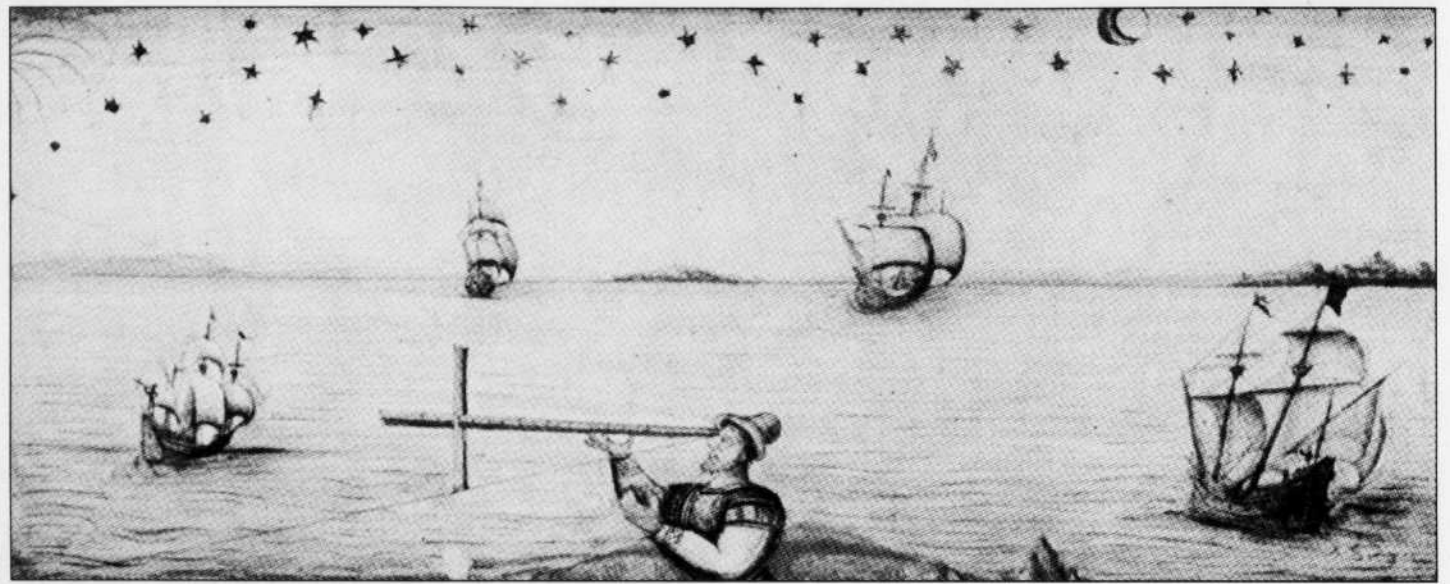
de géographes, de familles royales entières, de généraux, de conquérants et de rêveurs. Prendre la mesure de ce qu'elles signifient pour les gens qui les observent alors est déjà, en soi, une très vaste entreprise. En un mot, disons que ces cartes permettent d'envisager l'histoire de notre continent selon une trame géopolitique originale.

De plus, comment, devant des documents semblables, ne pas rêver au sort de l'Amérique qui se joue dans l'expression même de l'évolution de sa cartographie? Amérique indienne, française, hollandaise, espagnole, anglaise...

Tout en ne connaissant souvent que de façon approximative le Nouveau Monde, ses premiers cartographes parvenaient à en anticiper la mesure souvent sur la seule base de savoirs ou de oui-dires antérieurs à leurs propres avancées terrestres.

Toutes ces cartes ici rassemblées sont nourries par des textes intelligents qui les expliquent autant qu'ils rendent compte d'un monde que les cartographes, au fond, tentaient eux aussi d'expliquer à leur façon.

La multitude de lieux, de rivières et de fleuves que s'emploient à situer tant bien que mal ces cartes ont tous été indexés. Ce vaste effort consenti par l'édi-



SOURCE BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE / PUPS - SEPTENTRION

L'Usage de l'arbelestrille, 1583. Illustration tirée d'un traité de navigation de Jacques de Vaulx.

teur à donner des clés d'accès à nos lecteurs, plusieurs pourraient s'en inspirer pour des projets autrement moins complexes.

À la toute fin de *La Mesure d'un continent*, le colophon se permet de manifester la joie de l'éditeur devant ce travail en effet remarquable. Ce livre, y lit-on, a été achevé d'imprimer, «pour le plus grand plaisir de Gilles Herman et Denis Vaugeois», dans la perspective du 400^e anniversaire de fondation de la ville de Québec, avec la «complicité des chefs Anadabijou, Tessouat, Capitana et l'accueil fraternel des Etchemins, Montagnais, Algonquins et divers alliés de la coalition laurentienne, puis des innombrables nations indiennes de l'intérieur, avec lesquels Normands, Bretons, Malouins, Rochellois, Basques, vite rejoints par des Français du Perche, de la Saintonge et de l'Île-de-France, et combien d'autres,

re de fondation de la ville de Québec, avec la «complicité des chefs Anadabijou, Tessouat, Capitana et l'accueil fraternel des Etchemins, Montagnais, Algonquins et divers alliés de la coalition laurentienne, puis des innombrables nations indiennes de l'intérieur, avec lesquels Normands, Bretons, Malouins, Rochellois, Basques, vite rejoints par des Français du Perche, de la Saintonge et de l'Île-de-France, et combien d'autres,

donneront naissance à un nouveau peuple». Faut-il fermer ce livre que déjà nous reprend l'envie de le rouvrir au hasard, pour plonger au cœur du continent.

Le Devoir

LA MESURE
D'UN CONTINENT
ATLAS HISTORIQUE
DE L'AMÉRIQUE DU NORD
1492-1814

Raymonde Litalien, Jean-François Palomino, Denis Vaugeois
Préface de Lise Bissonnette
Presses de l'Université Paris-Sorbonne / Septentrion
Québec, 2007, 300 pages

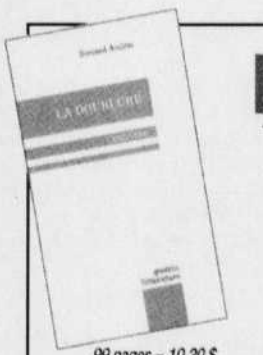
SOURCE BANQ
Capitaine de la nation des Illinois, Codex canadiensis

EN BREF

Biographie de Durkheim

Une biographie du sociologue Émile Durkheim (1858-1917) paraît chez Fayard. Il s'agit de la première grande biographie de celui qui est considéré comme le fondateur de la sociologie. C'est Marcel Fournier, notre collaborateur au cahier des livres du

Devoir, qui signe cet énorme livre de plus de 900 pages, fruit de plusieurs années de recherche. Il ne s'y intéresse pas seulement à l'homme mais aussi à tous ceux qui l'ont entouré et qui ont participé avec lui à une nouvelle école de pensée. Spécialiste de Marcel Mauss, Marcel Fournier est aussi l'auteur de sa biographie parue chez Fayard en 1994. — *Le Devoir*



Bernard ANDRÉS
La doublure

Un auteur découvert par Yves DUBÉ!

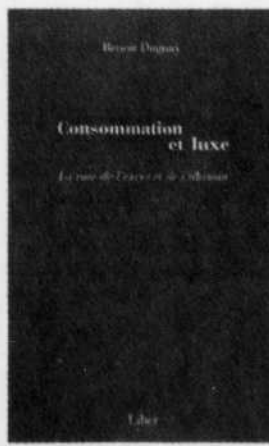
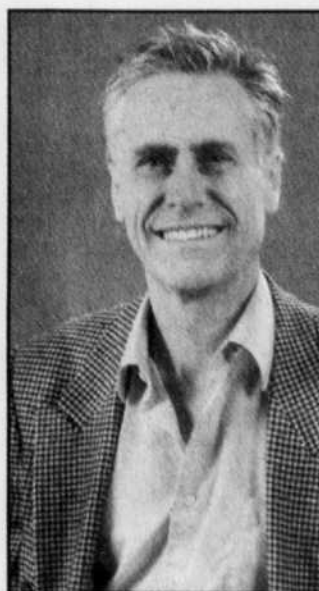
98 pages - 10,20 \$
ISBN 978-2-7601-2199-7GUÉRIN, éditeur ltée
514-842-3481En vente dans toutes les librairies
Le prix est indiqué sous réserve de modifications.

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

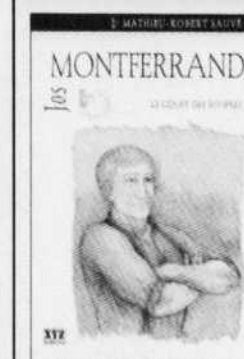
Benoit Duguay

Consommation et luxe
La voie de l'excès et de l'illusion



150 pages, 18 dollars

Les grandes figures



Au XIX^e siècle, Jos Montferrand était le Maurice Richard de son époque. C'était lui, l'homme fort, qui terrorisait les Irlandais. Une légende. La fierté d'un peuple.

Mathieu-Robert Sauvé
Jos Montferrand
Le géant des rivières
récit biographique, 192 p., 18 \$

Documents

À la relecture du *Don Quichotte de la Manche* de Miguel de Cervantès, du *Second rouleau/The Second Scroll* d'Abraham Moses Klein, de la mystique d'Abraham Aboulafia (1240-1291), de l'antisémitisme de Louis-Ferdinand Céline, de *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec, de Schreber, de Freud, de Lacan, du Talmud, de la Bible... Anne Élaïne Cliche propose, dans cette étude, une analyse novatrice du Messie comme figure du rêve, mais aussi comme figure du temps.



Anne Élaïne Cliche
Poétiques du Messie
L'origine juive en souffrance
300 p., 28 \$

XYZ
éditeur1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 514.525.21.70 • Télécopieur: 514.525.75.37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

Série de la Place des Arts

Le Studio
littéraire
Un espace pour les mots



Dimanche 18 novembre • 15h00
SUPPLÉMENTAIRE



Soirée Sacha Guitry
Avec Françoise Faucher
et Gérard Poirier

Françoise Faucher et Gérard Poirier sont réunis à nouveau pour un coup de chapeau à l'auteur, comédien, metteur en scène, dialoguiste, scénariste et réalisateur, Sacha Guitry.

Au Studio-théâtre de la Place des Arts

Coproduction

Les Captains
de motsPlace des Arts
Québec

Entrée : 15 \$*
Étudiants : 10 \$*
* Taxes comprises
(514) 842-2112
laplacearts.com

LITTÉRATURE

La poussière,
son parfum

Danielle Laurin

C'est l'histoire d'une amitié entre deux adolescents. Deux adolescents qui jouent à la guerre, comme au cinéma. Tandis que les bombes tombent pour vrai. Ça se passe au Liban, en pleine guerre civile. Et c'est complètement hallucinant.

C'est le premier roman d'un Montréalais, né à Beyrouth en 1964. Rawi Hage a quitté le Liban en 1984, a vécu un temps à New York. D'abord photographe, il écrit en anglais.

Paru l'an dernier, bientôt traduit dans une dizaine de pays, son livre nous arrive en version française couvert d'éloges et prix. Outre le savant dosage de lyrisme et de lacanisme de l'ouvrage, c'est son image qui a séduit jurys et critiques littéraires au Canada anglais.

Parmi les admirateurs transis de *Parfum de poussière*, le réalisateur et producteur torontois Atom Egoyan, qui a d'ailleurs acheté les droits du roman pour le cinéma. Cité en quatrième de couverture du livre, il précise: «Les images évoquées explosent comme dix mille bombes dans l'imagination du lecteur.»

On ne saurait mieux dire. Dès les premières pages, les premières phrases, on est soufflé. Par l'absurdité de la guerre, vécue au quotidien. «Les bombes pleuvaient et j'attendais Georges.»

C'est Bassam, l'ami d'enfance de Georges qui raconte. «Dix mille bombes s'étaient abattues sur Beyrouth, cette ville surpeuplée, et j'étais étendu sur un divan bleu couvert d'un drap blanc censé le protéger de la poussière et des pieds sales.»

Cette sorte de nonchalance, propre aux adolescents. Qui se croient au-dessus de la mêlée, où qu'ils soient. Qui se croient invincibles, aussi, tout puissants, éternels. C'est ce qui fait en grande partie l'originalité du roman: nous donner à voir ce point de vue-là, de l'intérieur, dans ce qu'il a de particulier et d'universel.

La grande force de *Parfum de poussière* réside avant tout dans le fait qu'on dépasse le contexte pur et dur de la guerre, tout en étant de plein fouet dedans. C'est-à-dire: l'amitié, mais aussi l'amour, la sexualité, la nécessité de donner un sens à sa vie, tout ça taraude les deux adolescents au cœur de l'histoire. Mais tout ça est décuplé, vu la guerre, la violence, le danger. Vu la déshumanisation ambiante. Et le sentiment d'urgence.

Ça commence par de petits gestes insignifiants. Voler de l'essence, pour faire rouler sa moto. Tirer des coups de pistolet en l'air, pour se montrer fort. Puis ça dégénère. De petit voyou, on se transforme en mercenaire sans foi ni loi. De toute façon, c'est le chaos, non? Et il faut bien sauver sa peau.

Plus on avance dans *Parfum de poussière*, plus on s'enfoncé. Dans la corruption, la vengeance. Dans la violence. Dans l'horreur, les tueries,

les massacres. Au bout d'un moment, on a envie de crier: assez! On en a assez vu, assez lu. Quel besoin d'entrer dans les détails à ce point, d'aller aussi loin dans les descriptions sanguinaires?

Ce qui nous retient, nous sauve en quelque sorte de l'étouffement, c'est le lien qui unit les deux adolescents. Malgré le fossé qui s'installe entre eux, tandis qu'ils sont laissés à eux-mêmes au milieu de l'enfer. Les deux font la paire, finalement.

Partir, fuir à tout prix la barbarie? Ou prendre les armes pour défendre son honneur, sa patrie? Chacun de leur côté, les deux garçons donnent une réponse opposée au dilemme qui leur est posé. Tout en choisissant de garder indemne leur amitié.

Le roman aurait pu s'arrêter là. Sur une scène de roulette russe digne d'un film de guerre hollywoodien. Alors que l'un s'apprête à quitter son pays détruit, et que l'autre, qui se prend pour De Niro, ressasse ad nauseam ses hauts faits de héros. Un héros devenu bourreau par la force des choses.

On est là, au milieu de nulle part, au milieu du désastre avec eux. On dirait une hallucination. Toutes ces images qui défilent en flash-back. Ces images de massacre où les corps volent en éclats dans les camps de réfugiés de Sabra et Chatila.

C'est Georges qui parle, cette fois: «À l'extérieur, des corps gonflés roulés dans le sable. Le sang figé en étangs noirs, les mouches vertes voraces, les bulldozers qui creusaient de grandes fosses où s'entassaient les cadavres. Comme dans un film. Tout ça, c'était comme dans un film. Des morts partout. Ten veux encore? Ten veux? Encore?»

Non, ce n'est pas fini. Même une fois à Paris. Même dans une autre vie. Comment oublier les atrocités? Comment accepter que votre meilleur ami y a participé? Et comment se remettre de l'avoir perdu, à lui, votre pote de toujours, qui s'est fait éclater la cervelle sous vos yeux?

Ça continue, oui. Ça ne vous lâche pas. Comment oublier? Le père mort sous les bombes, la mère morte sous les bombes. L'odeur de la mort, des bombes. La poussière, son parfum.

Comment se débarrasser de ses cauchemars? De son passé, de son identité? Comment marcher dans la rue sans une arme, prêt à dégainer? Comment vivre, maintenant... tout en sachant que «les chambres de torture, elles sont en nous?»

Pas de réponses, dans *Parfum de poussière*. D'où le malaise. Et la force de frappe. Ça s'appelle de l'art, non? L'art du roman, à la façon de Rawi Hage, disons.

Pas question de la perdre de vue, celui-là. On attend déjà son deuxième roman, prévu pour 2008. Et qui devrait se passer à Montréal...

Collaboratrice du Devoir

PARFUM DE POUSSIÈRE

Rawi Hage
Traduit de l'anglais
par Sophie Voillot
Alto
Montréal, 2007, 359 pages

Voir aussi l'entrevue de
Caroline Montpetit avec
l'auteur en page F 1

Madeleine Monette, la voix, le regard

L'écrivaine établie depuis 1979 à New York
publie *Les Rouleurs*, son cinquième roman

CHRISTIAN
DESMEULES

D'arrière la voix chaleureuse de Madeleine Monette, suspendue au bout du fil depuis New York où elle réside depuis 1979, on peut attraper de la rumeur urbaine si caractéristique — sirènes, barrissements, oscillations. Plutôt rare au Québec, «présente mais de façon tranquille», comme elle le souligne tout de suite, l'écrivaine est de passage dans la métropole cette semaine à l'occasion de la parution d'un nouveau roman qui coïncide avec la tenue du Salon du livre de Montréal.

Reçue en mai dernier à l'Académie des lettres du Québec — une institution qu'elle perçoit comme un noyau de résistance «parce que les temps sont durs», confie l'écrivaine dans son éclairant discours de réception —, Madeleine Monette n'avait pas publié depuis dix ans, sinon quelques textes dans des revues ou des collectifs.

Les Rouleurs, le cinquième roman de cette migrante pour qui l'écriture sert de «point d'ancrage», s'ajoute aujourd'hui au *Double suspect* (prix Robert-Cliche 1980), à *Petites violences* (1982), à *Amandes et melon* et à *La Femme furieuse* (l'Hexagone, 1991 et 1997). Il nous raconte, sur plusieurs niveaux, une histoire de confiance et d'apprivoisement, d'enfance meurtrie et de salut.

Avec sa voix d'opéra «aussi naturelle que de grandes mains», Arièle, la protagoniste des *Rouleurs*, n'a jamais été capable de se produire en public. Elle donne des leçons de chant, fait du *coaching* d'acteurs, survit sans aller au bout d'elle-même. Côté vie amoureuse, elle fera la rencontre accidentelle — c'est le cas de le dire — de Sidney, maquettiste, masseur et cycliste, spécialiste en manigances, qui deviendra très vite son amant et qui emménagera avec elle.

L'autre pôle de l'histoire est représenté par un énigmatique gamin de 12 ans, adepte de *roller blade* extrême et de rap, surnommé Mioute («le muet») par sa bande, qui oublie un jour son sac à dos dans un wagon du métro. La jeune femme de 32 ans, qui se sent elle-même tout juste sortie de l'adolescence, se fendra en quatre pour lui rapporter ses affaires: cartes d'identité, argent, baladeur. L'adolescent la fuit, mais elle se rapproche néanmoins et les observe longuement, lui et sa petite bande, tour à tour fascinée par leur langage, leurs codes, leur fausse assurance.

Nécessaire bienveillance

Petit à petit on se fraie ainsi un chemin dans l'intimité — amoureuse et professionnelle — d'Arièle et celle du petit Chaioux, comme elle l'ap-



SIMON JUTRAS

Madeleine Monette

pelle. Jusqu'à ce que «le temps chavire», le jour où le gamin commet l'irréparable en poussant un autre enfant devant une rame de métro. Horrifiée, témoin d'un meurtre, ni plus ni moins, Arièle cherchera encore pourtant à apprivoiser ce gamin désorienté — jusqu'à offrir, à lui et à d'autres pensionnaires du centre jeunesse où il est détenu, des ateliers de chant et d'écriture.

Les Rouleurs est ainsi une minutieuse exploration de l'intériorité d'une femme (et de ses souvenirs de jeunesse), servie par l'écriture toujours dense, travaillée et sensible de Madeleine Monette.

«Ce livre, je le vois d'abord comme un roman sur la difficulté de donner forme à nos bonnes intentions, mais aussi sur la bienveillance nécessaire entre adultes et enfants, sur la présomption d'honnêteté dans les rapports amoureux», résume Madeleine Monette, habile à cerner le sujet de ce roman commencé en 1998. «Mais on pourrait dire aussi, poursuit-elle, que c'est un roman sur la maltraitance, mais qui parle de ce sujet-là de façon très différente d'autres romans ou de certains films.»

Sans inflation, sans jamais miser sur le spectaculaire, le roman présente la situation d'un enfant négligé, qu'on imagine facilement avoir été l'objet de sévices physiques ou émotionnels. «La situation de ces enfants-là est déjà tellement terrible, confie l'écrivaine, que parfois, pour la décrire dans les romans, on en remet ou on insiste sur l'horreur des abus. Cette horreur-là, elle est bien réelle, mais l'enfant ici n'est pas défini d'abord en tant que victime. Il est défini par la solitude qu'il choisit dans la grande ville. Mais aussi par ses deux grandes passions, le rap et le patin extrême, grâce auxquelles il réussit à s'affirmer pour survivre. Si on cherche à horrifier le lecteur, on risque de le distancier du problème.» Alors que le roman invite plutôt le lecteur à suivre Arièle dans son espèce d'enquête, à l'accompagner au plus près de ses sensations et de sa tourmente intérieure.

«Tout être humainement décent

dans nos sociétés actuelles éprouve une réaction de culpabilité ou un sentiment de responsabilité quand il voit des gens démunis ou qui traversent des situations difficiles. Lorsqu'on voit un enfant abandonné, par exemple, ou des gens qui dorment dans la rue, on a un pincement au cœur. Puis on retourne à nos vies. Je suis entrée dans ce pincement, dans ce moment du pincement», explique-t-elle.

Sollicitée par ce qui l'entoure, affectée autant par les injustices sociales que par les violences et les abus qui sévissent autour d'elle, Arièle est à sa façon un être engagé. «Je me suis demandé récemment, confie Madeleine Monette, si dans ma démarche il n'y avait pas, de façon inconsciente, une tendance à révisiter le roman social. Comme si j'avais essayé d'élaborer des romans où le social devient très personnel, des romans où l'autre nous atteint au plus profond de nous-mêmes.» Une dimension de son écriture qui, croit-elle, apparaît plus clairement que jamais dans *Les Rouleurs*.

En raison de son sujet, *Les Rouleurs* fait forcément une large place à l'univers de la culture des adolescents. Étonnant? «Parce que ça me fascine», avoue l'écrivaine en riant. «Je suis très curieuse de ce qui intéresse les jeunes générations. Quand je vois des enfants dans la rue qui savent par cœur des textes de chansons, c'est comme s'ils vous racontaient l'Odyssée, poursuit-elle. J'ai l'impression que le rap est pour eux une façon de se réapproprier le langage, et je trouve ça extraordinaire. Pour des enfants qui n'ont pas accès au pouvoir des mots, ça peut être un pont inespéré vers la poésie.»

Un moyen parfois de comprendre qu'ils ont eux aussi une histoire. «Et c'est un peu ce qu'Arièle essaiera de faire au centre jeunesse avec les garçons: remonter avec eux le fil de leur histoire et leur montrer que ce n'est pas le vide derrière eux. Que ce

n'est pas rien. Elle se sert de l'écriture et du chant pour le faire.»

Une géographie floue

«La grande île», le fleuve, le métro, la ville, ses rues et ses immeubles, les banlieues anonymes: on pourrait être autant à Montréal qu'à New York. La frontière est trop floue pour ne pas avoir été soigneusement effacée, brouillée, polie. «Ça tient un peu à ma situation en tant qu'expatriée, reconnaît l'auteure. C'est un roman dont les lieux fictifs et composites reflètent une position de Québécoise attachée à sa propre culture. C'est-à-dire qui vit à New York mais qui s'entête à écrire en français... À cause d'une question de langue, j'ai l'impression qu'on retrouve dans ce roman les deux villes, qui sont les centres simultanés de mon existence. Les deux villes que j'ai intériorisées à la longue et que je peux aujourd'hui réimaginer. J'avais un peu l'impression de passer de l'une à l'autre sans m'en rendre compte.»

«L'écriture est pour moi une démarche de connaissance, affirme Madeleine Monette, et travailler à ce roman m'a amenée à faire de nombreuses recherches, notamment sur la voix.» L'écrivaine a ainsi passé de nombreuses heures au tribunal de la famille de Brooklyn, à visiter un centre de détention pour les jeunes à Montréal, à consulter un substitut du procureur de la Couronne. Mais aussi à observer des jeunes dans les skate parks et à lire des magazines. «Écrire, pour moi, c'est une façon de sortir de moi-même et d'aller vers tout ce qui me sollicite. Tout ce dont je suis curieuse.»

Collaborateur du Devoir

LES ROULEURS

Madeleine Monette
MHM, coll. «L'Arbre»
Montréal, 2007, 458 pages

ARCHAMBAULT &
PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes:
du 6 au 12 novembre 2007

QUEBECOR MEDIA

ROMAN

1	LA TRAVERSÉE DU CONTINENT Michel Tremblay (Leméac)
2	SANS RIEN NI PERSONNE Marie Laberge (Boréal)
3	NOUS, LES DEUX T. 3 : LE MYSTÈRE Bernard Werber (Albin Michel)
4	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE T. 11 Anne Robillard (De Mortagne)
5	MILLE SOLEILS SPLENDIDES Khaled Housseini (Belfond)
6	CHAGRIN D'ÉCOLE Daniel Pennac (Gallimard)
7	MAL ÉLEVÉ Stéphane Dompierre (Québec Amérique)
8	SOIE Alessandro Baricco (Gallimard)
9	LA TRANSMON TRISTAN Robert Ludlum (Grasset)
10	ENTRE DEUX OS Kathy Reichs (Robert Laffont)

OUVRAGE GÉNÉRAL

1	PATRICK ROY, LE GUERRIER Michel Roy (Libre Expression)
2	PASTA ET CETERA À LA DI STASIO Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
3	LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
4	CRÉATURES FANTASTIQUES DU QUÉBEC B. Péro / A. Girard (Trécaré)
5	DE FEMME À FEMME Colacoff (TVA Publications)
6	ANTI-CANCER : PRÉVENIR ET LUTTER... David Servan-Schreiber (Robert Laffont)
7	METS-LE AU 3 Louise-Josée Houde (Groupe Phaneuf)
8	SELECTION CHARTRIER 2006 François Chartier (La Presse)
9	JE M'APPELLE MARIE Christian Tétreault (De l'Homme)
10	L'HOMME AU DÉPICIANT MANTEAU Georges-Hébert Germain (Libre Expression)

JEUNESSE

1	HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE... J.K. Rowling (Gallimard)
2	LE JOURNAL D'ADRIÈRE LAPLAMME T. 4 India Desjardins (Intouchables)
3	NE MEURT PAS LABELLULE Linda Joy Singleton (ADA)
4	LA PROPHÉTIE DES MAINS Dynaï Psyché (Michel Quirbe)
5	LA FABULEUSE ENTRAÎNEUSE Dominique Demers (Québec Amérique)
6	AU-DELÀ DE L'UNIVERS T. 6 Alexandra Larochelle (Trécaré)
7	PURISTE DESTIN T. 13 : LA FIN Lemony Snickett / Brett Helquist (Héritage)
8	LÉONIS T. 8 : LE SILENCE OUBLIÉ Mario Francis (Intouchables)
9	PAKAL T. 8 : LE SOLER BLEU Maxime Rouzey (Intouchables)
10	LE PETIT SPIROU T. 13 : FAIS DE... Janry / Tome (Dupuis)

ANGLOPHONE

1	YOU, STRIVING YOUNG Michael F. Roizen (Free Press)
2	EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
3	CROSS James Patterson (Warner Books)
4	THE BANGCROFT STRATEGY Robert Ludlum (St. Martin's Press)
5	THIS IS YOUR BRAIN ON MUSIC Daniel J. Levitin (Plume)
6	BREAK NO BONES Kathy Reichs (Pocket Books)
7	THE SECRET Rhonda Byrne (Beyond Words)
8	WORLD WITHOUT END Ken Follet (Dutton)
9	WITMAN: MY REAL LIFE IN THE CAR Bret Hart (Random House Canada)
10	ECHO PARK Michael Connelly (Warner Books)

Escapades culturelles Archambault



UN DIMANCHE AVEC BACH à Montréal
Le dimanche 9 décembre 2007

Pour information
514.380.3113 ou 1.877.371.2323
ou consultez www.archambault.ca/escapades



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Rawi Hage a quitté le Liban en 1984 et a vécu un temps à New York avant de s'installer à Montréal.

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION
Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetez à domicile
514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

GRAND PRIX
DU LIVRE
DE MONTRÉAL
Lauréat 2007

Georges Leroux
Partita pour Glenn Gould
Musique et forme de vie
Les Presses de l'Université
de Montréal

Rarement une œuvre a-t-elle interrogé avec pareilles clarté et sensibilité le rôle de l'art et de l'artiste dans un monde qui pense à sortir des ténèbres. Leroux croit comme Gould que la fin de l'art n'est pas la libération d'une sécrétion momentanée d'adrénaline, mais l'édification progressive, au cours d'une vie entière, d'un état d'émerveillement et de sérénité.»

Robert Lalonde
Président du jury

ville.montreal.qc.ca/culture (Littérature)

Montréal

LITTÉRATURE

Entretien

L'Haiti fantasque et corrompue
de Gary Victor

CAROLINE MONTPETIT

Dans l'Haiti où il vit, l'imaginaire est une réalité. C'est pour quoi, à tout moment, le réel peut devenir inquiétant.

«En Haiti, le fantasque, c'est de dire que le loup-garou n'existe pas», dit-il, blaguant à demi. Gary Victor, dont on dit qu'il est l'écrivain le plus lu d'Haiti, est de passage à Montréal, où il participera au Salon du livre ce week-end. Son dernier recueil de nouvelles, intitulé simplement *Treize nouvelles vaudou* et publié ici aux Éditions Mémoire d'encrier, rassemble un point de vue sarcastique sur la société haïtienne, entre autres sur ses politiciens, et une plume fantastique classique qui pourrait provenir tout droit du XIX^e siècle, avec ses Edgar Allan Poe et ses Maupassant. A la différence qu'on est en Haiti et que le monde imaginaire est reconnu de tous et peut frapper partout, à tout instant.

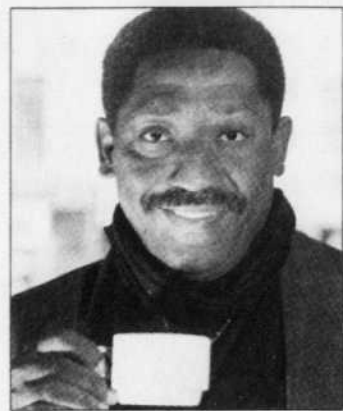
Au sujet des politiciens haïtiens, Victor est implacable; ceux qu'il met en scène veulent profiter d'un pays «dont ils se foutent éperdument». En entrevue, il en remet en ajoutant que les Haïtiens qui ne se «fotent» pas de leur pays n'osent pas trop s'approcher de la politique. Il dénonce aussi la position de plusieurs Haïtiens qui visent régulièrement, plutôt que la

branche pourrie, l'oiseau qui est posé dessus, c'est-à-dire le président. Selon lui, c'est tout le système qu'il faut remplacer.

«En Haiti, quand il n'y a pas d'électricité, que les écoles sont mauvaises, qu'il faut payer pour obtenir des services gouvernementaux, il est impossible de ne pas s'intéresser à la politique», dit-il. Pourtant, le peuple haïtien est dépourvu de pouvoir critique. Personne ne s'interroge, par exemple, sur le fait que quelqu'un arrivé en politique sans le sou se met à brasser des millions de dollars en quelques années seulement.

Le portrait qu'il dresse des étrangers qui vivent en Haiti n'est pas très flatteur non plus. Dans la nouvelle intitulée *Une heure dix-sept*, il met en scène un journaliste américain qui se prétend de gauche mais qui ne fraye qu'avec la bourgeoisie haïtienne, se nourrissant des mets les plus fins. Dans celle intitulée *Le Fémeur*, qui clôt le recueil, un capitaine des forces de l'ONU, Abdul Musa, ferme les yeux sur les kidnappings, vendant même des munitions et des armes aux bandits. Malgré tout cela, Gary Victor considère qu'il fait une lecture réaliste, et non sévère, de la société haïtienne dans laquelle il vit.

S'il n'est pas tendre envers les dirigeants haïtiens, qu'il juge «selon leurs résultats», Victor recon-



Gary Victor

naît cependant une chose. Il règne une grande liberté d'expression en Haiti depuis la chute des Duvalier. Il n'a d'ailleurs jamais été directement embêté, ni pour ses écrits, qu'il publie à compte d'auteur puisqu'il n'y a pas de maison d'édition en Haiti, ni pour les chroniques qu'il a diffusées à la radio haïtienne, et qui sont également publiées ici chez Mémoire d'encrier sous le titre *Chroniques d'un leader haïtien comme il faut*. Dans ces chroniques, le personnage principal, Albert Buron, représente l'archétype du politicien haïtien véreux.

Mais revenons au vaudou qui hante les treize nouvelles de Gary

Victor, transformant les humains en animaux, en éliminant d'autres, transférant des sorts d'une personne à une autre sans autre forme de procès.

«En Haiti, si, dans une rue fréquentée, quelqu'un dépose une calebasse avec des objets vaudous dedans, cela va avoir son petit effet. Les gens vont l'éviter pour ne pas avoir d'ennuis», constate-t-il.

C'est parce qu'ils se sentent si vulnérables, constamment à la merci des forces occultes des sorciers ou des prêtres, que les Haïtiens sont si nombreux à rejoindre les évangélistes, par exemple, qui leur promettent la protection sans faille du bon Dieu. Les politiciens ont eux aussi abondamment abusé de ces croyances populaires en les utilisant pour manipuler l'opinion, dit-il.

Pour les gens du Nord, les frissons que déclenchent les treize nouvelles vaudou resteront de l'ordre de la fiction, tout juste assez ébranlantes pour constituer une bonne lecture de chevet.

Le Devoir

TREIZE NOUVELLES
VAUDOGary Victor
Mémoire d'encrier
Montréal, 2007, 161 pages

ROMAN FRANÇAIS

Rohmer avant Rohmer

CHRISTIAN
DESMEULES

Éric Rohmer, romancier? On ne le savait pas, le livre était devenu depuis longtemps introuvable, circulant dans d'étroits cercles romanciers depuis des années sous forme de photocopies. Né Jean-Marie Maurice Shérier à Nancy en 1920, professeur de lettres et germaniste, l'un des cinéastes les plus importants de l'après-guerre européenne. Celui que les «jeunes Turcs» de la Nouvelle Vague et des *Cahiers du cinéma*, dont il était le doyen — les Truffaut, Chabrol, Godard et Rivette — surnommaient le «grand Momo».

Écrit en pleine guerre alors que «les balles sifflaient» sous la fenêtre de la chambre d'hôtel du Quartier latin qu'il habitait à Paris en août 1944, et d'abord publié en 1946 sous le pseudonyme de Gilbert Cordier, *La Maison d'Élisabeth* est le théâtre d'imperceptibles jeux de l'amour et du hasard. Un roman qui vibre déjà, faut-il seulement s'en étonner, au diapason des intrigues sentimentales qui traverseront, une vingtaine d'années plus tard, ses «Contes moraux» — dont *La Collectionneuse* et *Le Genou de Claire*, réalisés en 1967 et 1970.

Tout semble déjà mis en place pour les films à venir: le vouvoisement chargé d'érotisme, les chassés-croisés amoureux, l'ivresse — ou la logorrhée — des dialogues. L'équivoque. C'était Rohmer avant Rohmer. Passé inaperçu à l'époque. Roh-

mer, qui a vite cessé de croire à la littérature après cette première tentative déçue, reconnaît toutefois avec le recul que ce roman — le premier, le seul, l'unique — a sans doute été la matrice de tous ses films.

Un été à Percy, en bord de Marne, des couples se croisent dans une maison. Les villas, leurs jardins, la valse-hésitation sentimentale, les flirts légers, le sentiment du temps qui fuit. L'oisiveté qui pèse de tout son poids dans la chaleur étouffante d'un été caniculaire. Les baignades dans la Marne, les délicates manœuvres de rapprochement entre de jeunes hommes et des femmes souvent plus jeunes encore. Des femmes qui mènent le jeu, comme c'est si souvent le cas chez Rohmer.

Et puis on y trouve cette phrase qui ne manquera pas de faire sourire lorsqu'on a un tant soit peu fréquenté l'univers du cinéaste: «Le Genou de Claire faisait, au-delà de la ligne nette de la robe, un petit triangle foncé et brillant.» Une curiosité littéraire, entendons-nous, mais une curiosité qui tombe à point, au moment où sort le dernier film du réalisateur de 87 ans.

Collaborateur du Devoir

LA MAISON D'ÉLISABETH

Suivi d'un entretien avec l'auteur
Eric Rohmer
Gallimard
Paris, 2007, 218 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

En pleine lumière

HUGUES CORRIVEAU

Je parlerai aujourd'hui de deux premiers recueils qui méritent qu'on s'y attarde et qui se situent à mille lieues l'un de l'autre, ce qui est une manière de souligner la diversité des voix qui naissent.

Je conseillerais comme pre-

mière lecture le «sombriissime» et mortifié recueil *La voix meurt pleine* de Guillaume Lebel, qui n'a pourtant que vingt-quatre ans. C'est qu'il vaut mieux traverser le pessimisme consubstantiel de ces textes et se ménager par après la grande luminosité de l'œuvre de Nathalie Landreville. Non pas que j'aie quoi que ce soit

contre la parole noire, bien au contraire. On lui demande cependant d'être nécessaire, ce qui est absolument le cas dans ce premier livre. D'entrée de jeu, le corps du poète, «telle une blessure / partage le monde». Quand on sait qu'«entre chaque zone de dispersions / on prend la peine de laisser / une tache de sang blanc», le drame d'exister n'est pas loin, la foi qu'il faut pour traverser l'opacité, comme «un cadavre uni à la blancheur», est exigeante.

Mais ce mur difficile à franchir s'ouvre parfois, délicatement, et «l'éclaboussure de l'abandon / fait une fleur de sang dans nos yeux // on se surprend / d'y reconnaître une parcelle de beauté». Se faisant

presque violence pour accéder à une joie relative, «on essaie de se rattraper / de se racheter par l'écriture». Le recueil est beau, presque fragile à force de dire des choses difficiles, dans un style d'une grande économie, par petites touches fuyantes mais efficaces. Ici, une main touche; là, un œil voit, et un homme en marche se raccroche, désire. C'est déjà important.

Cahier d'évolution

La surprise est totale quand on ouvre le premier recueil de Nathalie Landreville. On entre dans des proses parfois longues, parfois courtes, mais narratives, jusqu'à la discrétion, alors que

s'amorce le récit de l'enfance. Dès la première phrase, on reste saisi par un ton d'une grande naïveté: «J'étais toute petite, je ne me rappelle plus le voyage que l'on faisait en voiture, mais nous étions dans la forêt, avec nos manteaux.» On se dit, bien malgré soi, que cela ne soutiendra pas le poétique, que nous sommes dans un leurre bien ficelé; et puis non, voilà que, menagées au plus creux des proses, une phrase, quelques lignes font basculer le récit du côté plus intense d'une parole subtile: «Après les cueillettes, couché dans les framboises, mon frère relevait ma chemise. J'enfouissais ma tête dans les racines. Je devenais capuchon rose de framboise rouge, j'avais un cerceau autour du cou. Et il repartait seul, car je ne savais plus me lever.» Se retrouve-t-elle chez sa grand-mère, ne voilà-t-il pas qu'«au fond d'un placard, [elle a] retourné un petit bonheur contre [son] ventre, un rond de tapisserie et de temps collés ensemble».

La promesse vient sans doute du fait que ce n'est jamais mièvre, que le texte ou le ton porte à bout d'images et de

phrases peaufinées une délicatesse de tous les instants, le témoignage d'un engagement dans le vivant qui se fait dans la précision de l'émotion. Les textes deviennent ensuite poèmes, l'enfant vieillit, le corps aux prises avec le regard du père, le corps du père, le corps des autres. L'âge passe. Le texte se hachure, souffle court, pour dire la transformation. On dirait que la question ici est de savoir comment se fait un corps devant les yeux, comment il se développe et développe du même coup une conscience de ce qu'il est. Il s'agit tout simplement d'appartenir à la terre et à toutes ses caresses».

Collaborateur du Devoir

LA VOIX MEURT PLEINE

Guillaume Lebel
Éditions de l'Hexagone, coll.
«L'appel des mots»
Montréal, 2007, 80 pages

REGARDER LA LUMIÈRE

Nathalie Landreville
Éditions du Noroît, coll. «Initiale»
Montréal, 2007, 90 pages

Triptyque
www.triptyque.qc.ca
triptyque@editionstriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

Joseph Bunkoczy
VILLE DE CHIEN
roman, 199 p., 20 \$
Si la ville est le lieu de rencontre des hommes, elle est aussi l'objet de leur convoitise.

Maggie Blot
Plagiste
dormir ou esquiver

Maggie Blot
PLAGISTE
récit, 82 p., 17 \$
L'entraîneuse a disparu. Cette figure qui rappelle une personnalité bien connue du milieu théâtral québécois, laisse derrière elle un groupe de jeunes artistes paumés.

Philippe Bensimon
TABLEAUX MAUDITS
roman, 173 p., 19 \$
Guntzberg rencontre un vieux marchand d'art rescapé des camps de la mort. Les toiles et dessins abimés que ce dernier lui prête plongent notre narrateur dans une expérience limite.

Salon du Livre de Montréal - Stand 532

DU 21 AU 25 NOVEMBRE
CAP AU PIRE
de SAMUEL BECKETT
Traduit de l'anglais par Édith Fournier

une lecture par
SAMI FREY

Une présentation du
13^e Festival international de la littérature fil
en collaboration avec le STUDIO LITTÉRAIRE DE LA PLACÉ DES ARTS,
en accord avec LES VISITEURS DU SOIR ET LES ÉDITIONS DE MINUIT.

Cinquième Salle Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admissions 514 790.1245

PIERRE L'HÉRAULT
1937-2007

Notre ami et collègue, Pierre L'Héroult, s'est éteint le 8 novembre dernier. Professeur émérite de l'Université Concordia, où il a enseigné la littérature et la culture québécoises, Pierre L'Héroult s'est tout au long de sa carrière intéressé à l'hybridité culturelle et littéraire, au théâtre et à l'écrivain Jacques Ferron. Auteur de *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire* (PUM, 1980) ainsi que d'un livre d'entretiens avec Ferron, *Par la porte d'en arrière* (Lancôt éditeur, 1997), il est également coauteur (avec Sherry Simon, Alexis Nouss et Robert Schwartzwald) de *Fictions de l'identitaire au Québec* (XYZ, 1991) et a contribué à plusieurs collectifs, dont *Italie imaginaires du Québec* (Fides, 2003) et *Théâtres québécois et canadiens-français au XX^e siècle* (PUQ, 2003).

Fin et sensible critique de théâtre, Pierre L'Héroult a été un fidèle collaborateur de *Spirale* depuis de nombreuses années, un membre actif et essentiel du comité de rédaction depuis 2000 et un directeur dévoué de 2002 à 2006.

Il aura surtout été notre très cher ami.

Il le sera toujours.

Nous le saluons!

Spirale

LITTÉRATURE

Les nuls et les morts



Louis Hamelin

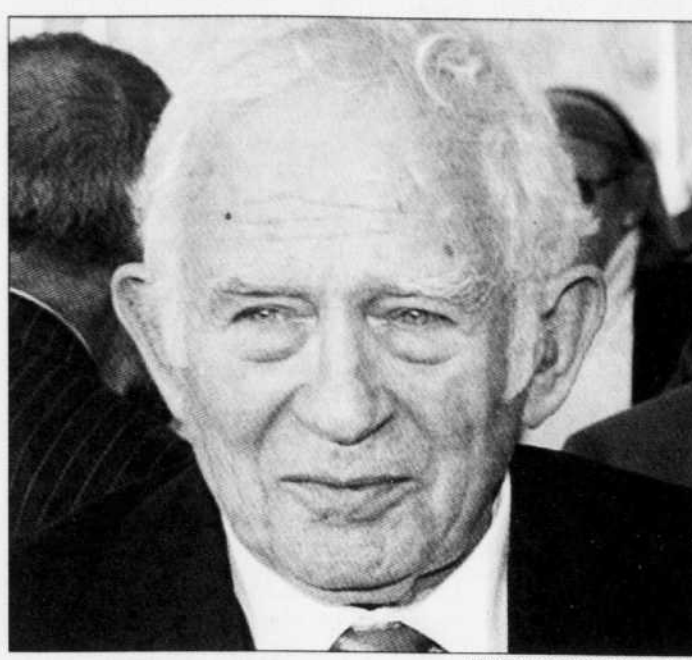
Il existe, écrivait Mailer, trois formes d'intelligence sur cette terre: humaine, animale et militaire. Une vieille plaisanterie, rappelée au passage dans ce livre que j'allais chercher dans la bibliothèque de mon père, dimanche, jour du Souvenir. Je filais dans le bout de Saint-Esprit en écoutant, à la radio, la retransmission de la cérémonie qui se déroulait au même moment à Ottawa. Bizarrement, le commentateur embauché par la société d'Etat a mentionné que les coups de canon bien espacés que j'entendais étaient destinés à rappeler aux soldats ce qu'ils avaient vécu sur le champ de bataille. Vraiment? Moi, j'étais resté avec l'idée que, pendant un mariage en règle, les fantassins avaient l'impression de se faire cogner le squelette avec une barre de fer et que beaucoup souillaient leur froc. Imaginer le conjoint de la gouverneuse générale avec un tas au fond de son caleçon m'a divertit tout le reste du chemin.

Ces bombardements de légendes sont aujourd'hui chose du passé. Résultat: la merde rapportée des combats est maintenant d'une nature plus insidieuse. J'avais lu, dans mon *Devoir* de la veille, un article sur le nouvel entraînement psychologique que subissent nos trouffions à Valcartier, inspiré de Boris Cyrulnik, ce qui n'est pas rien. Camus, confirmait la psy de service, n'était pas au programme. On écoute le silence, et pour quoi pas son corps: le nouvel âge qui débarque enfin chez les tueurs de métier. Bref, on «démocrate de l'idéologie et du politique», ajoutait fièrement cette disciple du docteur Folamour. Ma bande de taouins. Soyez apolitiques, c'est très bien. Mais la prochaine fois qu'ils vous enverront courir les champignons ato-

miques dans le désert, revenez couvrir votre cancer et sacrez-nous patience!

Quand Norman Mailer, lui, est rentré du théâtre de combat des archipels du Pacifique, où les cadres de Sony et de Toyota, qui un jour menaceraient les chasses gardées de l'économie américaine, n'étaient encore qu'un réservoir apparemment inépuisable de minuscules guerriers fanatisés, plutôt que de s'attarder sur ses petits bobos, il s'est fendu d'un livre de 700 pages qui est probablement le meilleur roman de guerre jamais écrit. On ne parlait pas encore de littérature-thérapie à l'époque. Simplement, les expériences fortes trouvaient parfois leur forme romanesque. Depuis une semaine, des gens aussi différents que Mario Roy et Robert Lévesque, Jean Dion et Rafaëlle Germain ont sacrifié à cette figure obligée de la voltige culturelle qu'est l'éloge funèbre d'un grand. Chacun revendiquant, ce faisant, sa petite part d'héritage d'une manière supérieurement métaphorique, chacun nous livrant «son» Mailer. J'ai aussi le mien. Mon Norm à moi, mon Mailman. Mon No'min, comme l'appelaient les Noirs de l'entourage d'Ali impressionnés par le chiffre de l'avance consentie par son éditeur, et sans doute aussi par le nombre de ses divorces. Celui que, le lendemain de sa mort, j'allais récupérer dans la bibliothèque de mon père.

Le meilleur «one-liner» de tout le concert revient à l'improbable Rafaëlle Germain. «Une sorte de Victor Hugo...» Combien vrai! Remplacez Napoléon III par Nixon et vous avez une analogie très potable, à cette différence près que Mailer, qui critiquait de l'intérieur la plus grande démocratie du monde, s'est vu exempté de l'exil. Comme Sartre (plus cérébral, et ultimement plus malsain), Mailer, c'est par excellence l'homme dans son siècle. Dans *La Presse*, Mario Roy, en page éditoriale s'il vous plaît, a semblé vouloir lui donner les traits d'un tonton d'Amérique de Bernard-Henri Lévy, au risque de l'enfermer, avec l'abus de clichés que cela suppose, dans son portrait définitif de «*écrivain rebelle*» riche à craquer. Dans une de ces philip-



Norman Mailer

piques idéologiquement teintées dont il a le secret, le biographe de Gerry Boulet va jusqu'à affirmer, à l'intérieur d'un même paragraphe, que Mailer vouait un culte à «*toutes les formes [...] d'expression de la violence*» et était «*contre la guerre du Vietnam, contre la guerre en Irak [...], contre l'Amérique, contre le capital, contre la ville, contre la technologie.*» Alouette.

Calmé et cohérence

Un peu de calme et surtout de cohérence ne nuisant jamais, allons voir ce que Mailer lui-même en pense: «*Combien j'aimais mon pays — c'était évident —, et combien je le haïssais! Notre noble idéal de la démocratie était éternellement calomnié, souillé, exploité et dévalorisé par un patriotisme délégué, permanent. Chaque décennie, notre grand pays subissait plus encore les ravages de la cupidité. La question était donc d'actualité: l'avidité et l'hégémonie du médiocre — les médias! — triomphaient-elles de la démocratie?*» (préface à *L'Amérique*). Tant mieux si l'actualité criante de cette grave question ne relève pas de l'évidence pour l'équipe éditoriale

dont fait partie Super-Mario. Quant aux détestations obsessionnelles de l'auteur du *Chant du bourreau*, celle de l'architecture nord-américaine et de sa permanente agression visuelle trouve des arguments dans tous les boulevards Taschereau qui s'étendent entre le Labrador et le Chiapas, et il existe des manières moins élégantes de les pourfendre que par ce trait de plume tiré d'une description de Los Angeles: «*[...] la capitale de la banlieue [...], tout est ouvert, confus, emprunté, à moitié acheté, une ville sans fer, évitant le bois, un royaume de stuc, terrain de jeu pour la masse populaire — on a le sentiment qu'elle a été construite par des téléviseurs donnant des ordres à des hommes.*» Et l'horreur du plastique à laquelle le collègue Dion faisait écho cette semaine prend des allures presque prophétiques à l'heure où les caissières de supermarché s'érigent en vestales du tout-au-recyclage.

Dans la bibliothèque de mon père, j'ai retrouvé «mon» Mailer: *L'Amérique*, qui retrace, sur un demi-siècle, l'immixtion d'un grand romancier dans la vie poli-

tique et la fabrique intime de son pays. Bien sûr, je suis aussi un fan des *Nus et des Morts* et du *Combat du siècle* (dont j'ai assez mimé les péripéties certains soirs en public pour faire un fou de moi pour les 30 prochaines années), et ma mère a lu *Harlot et son fantôme* d'une couverture à l'autre, mais elle n'a presque aucun mérite, étant une personne exceptionnelle. De retour chez moi, ce dimanche-là, je me replonge dans *L'Amérique* de Mailer, et mon cerveau se remet aussitôt à bouillir, comme quand je lis n'importe quoi de lui. Rebelle, Mailer? En 1960, alors que Timothy Leary, Tom Hayden et Luther King sont encore de parfaits inconnus, il est à Hyannis Port en train d'interviewer les Kennedy. Le vrai sujet de Mailer, c'est le pouvoir, et il le traquera sous ses déguisements les plus variés, de la jupe de Marilyn à la double vie de Lee Harvey Oswald. Écrivain rebelle, il le sera à la manière dont Jack Kennedy fut «progressiste»: avec un éclat médiatique incomparable et une intelligence profonde des rouages de la machine. Sur l'histoire de la gauche: «*Eh bien, elle a été aux deux tiers fabriquée par la police secrète d'Amérique. C'est vertigineux. Vous savez, dans les années 60, j'étais vraiment un homme de gauche, et j'allais et venais en état de choc, me demandant comment nos partisans pouvaient être aussi stupides.*»

Ses réflexions d'ordre «épistémologique» sur la nature des services secrets, dans un texte écrit après le Watergate et repris dans *L'Amérique*, m'ont confirmé que, bien souvent aveuglés par les outrances du matou, les encenseurs de cette semaine n'avaient pas encore rencontré mon «No'min» à moi: un homme d'une intelligence rare, subtile et pénétrante.

Collaborateur du Devoir

L'AMÉRIQUE

Norman Mailer
Traduit de l'anglais
par Anne Rabinovitch
Plon
Paris, 1999, 472 pages

JEUNESSE

Drôles de mammouths!

ANNE MICHAUD

Oscar et Arabella sont deux mammouths laineux nés de l'imagination débordante de Neal Layton, un auteur britannique qui a écrit et illustré une quarantaine de livres pour enfants. Les aventures d'Oscar et Arabella ont été traduites en 13 langues et ont remporté de nombreux prix à travers le monde. Elles se déclinent de deux manières: d'abord, une série d'albums pour les tout-petits (il y en a trois pour le moment mais d'autres sont à venir) qui racontent la vie des deux jeunes mammouths, leurs peurs, leurs bons (et mauvais) coups et même leurs rencontres avec des êtres à deux pattes qu'on appelle les humains... Pleins d'humour, ces albums feront le bonheur de petits... et des grands qui leur en feront la lecture!

Pour les plus grands, il y a deux romans (un troisième est prévu cet hiver) dans lesquels Oscar et Arabella fréquentent une école très spéciale, la Mammouth Académie. De nombreux défis les attendent dans ce nouvel environnement: en plus de suivre des leçons de ski, de musique et de géographie, ils doivent aussi tout apprendre sur les humains! Bourrés d'illustrations crayonnées, ces livres sont parfaits pour les lecteurs qui commencent à découvrir le merveilleux univers des romans jeunesse!

Collaboratrice du Devoir

OSCAR ET ARABELLA
CHAUD, CHAUD, CHAUD

OSCAR, ARABELLA ET ORMSBY

Textes et illustrations
de Neal Layton, La courte échelle
Montréal, 2007, 32 pages
3 ans et plus

MAMMOUTH ACADEMIE

RIEN NE VA PLUS

Textes et illustrations de Neal
Layton, La courte échelle
Montréal, 2007, 144 pages
7 ans et plus

Les Éditions du **Noroît**
Nouveautés 2007



www.lenoroit.com



Corinne Larochelle
Vent debout



Jean-Marc Fréchette
En amont du Seigneur

Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal, stand 255



Planète rebelle

Au Salon du livre de Montréal - stand 267



Le recycleur de talents
Séance de signatures avec
toute la bande des Voisins
d'en face

Samedi 17 novembre 2007
de 13 h à 14 h 30

Un conte sur le chemin de
l'estime de soi...

Pierre et le pialeino
Séance de signatures avec
Mathieu Boutin et Denise Trudel

Dimanche 18 novembre 2007
de 15 h à 16 h 30

Et si apprendre à jouer du
piano était un jeu d'enfant?...



Éditeur de livres-CD | www.planeterebelle.qc.ca

PAUL GÉRIN-LAJOIE
L'homme qui veut changer le monde
de MARIO CARDINAL

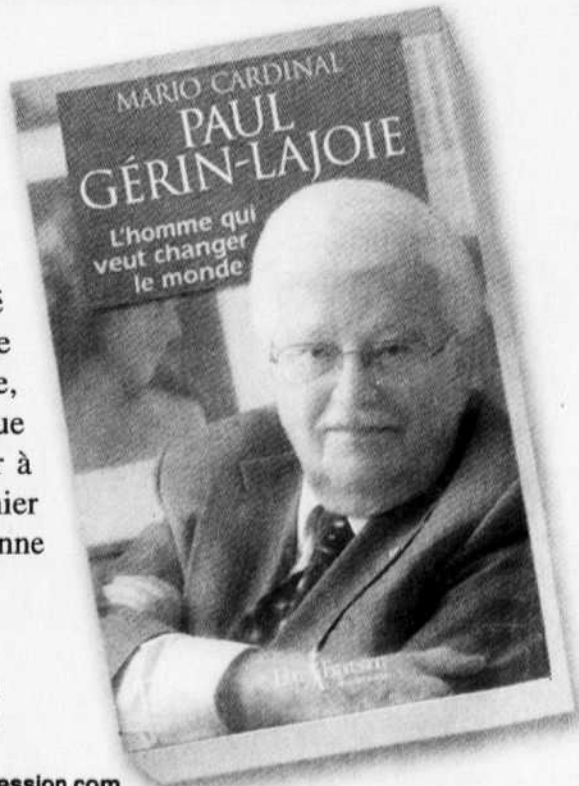
Extrait

Le 2 octobre, à la suggestion de M^e Pigeon, Gerin-Lajoie présente à ses collègues ministres une nouvelle version du bill 60. Elle tient compte des modifications suggérées par les évêques concernant les droits des enfants, des parents et des groupes, mais elles sont insérées dans un préambule plutôt que dans le corps de la loi. C'est une façon détournée d'empêcher que les comités catholique et protestant aient un droit de veto sur la nomination des sous-ministres associés, le principal point d'accrochage dans les négociations au Reine-Elizabeth.

Le Cabinet approuve le projet, qui est envoyé à Rome dès le lendemain. M^{gr} Roy convoque, dans la capitale italienne, une réunion spéciale de l'Assemblée des évêques qui participent également au concile. M^{gr} Roy téléphone au premier ministre pour lui faire part de la réaction des évêques: «L'Église réclame toujours des pouvoirs réels pour les deux sous-ministres associés et les deux comités confessionnels afin d'assurer un enseignement religieux aux enfants du Québec.»

Les négociations se poursuivent entre Québec et Rome. Le 31 octobre, M^{gr} Roy revient à la charge et demande, cette fois par lettre, d'autres modifications. Gerin-Lajoie et son équipe se remettent à la planche à dessin et reformulent une nouvelle fois le projet de loi. [...]

Les pourparlers vont encore durer un mois. La deuxième session du concile prend fin le 4 décembre 1963. On peut supposer que les évêques ont déjà, finalement, décidé d'abandonner la lutte. Le cardinal Léger, de Rome, entame un voyage en Afrique et M^{gr} Roy, dès son retour à Québec, informe le premier ministre que l'épiscopat donne son accord.



Libre Expression
OUTRECOOR MEDIA

www.edlibreexpression.com

LITTÉRATURE

La chair et l'esprit

Autoportrait de Pierre Guyotat

GUYLAINE MASSOUTRE

Connaissez-vous Pierre Guyotat? *Formation*, de ce romancier et dramaturge peu commun, est un texte très accessible. Auto-biographie littéraire, ce morceau d'histoire se révèle être une matière empoignée comme on en voit peu. Lisez *Formation*: tout y est matière à réflexion.

Il fait figure d'écrivain sombre et provocant. *Tombeau pour 500 000 soldats*, puis *Eden*, *Eden* (1967 et 1971) restent des étoiles noires de la conscience, des incontournables de ce siècle. Dans la lignée de Jean Genet, dramaturge et romancier comme lui, il a été soutenu par Barthes, Sollers et Leiris, puis par Calvino, Pasolini, Sartre, Blanchot, Sarraute et d'autres: ses chants révoltés étaient alors interdits, accusés de saper le moral de l'armée française en Algérie. Il ne faisait pas bon le dire.

Lyrique jusqu'à passer outre à

la lisibilité, sa voix (qu'on peut entendre dans *Progénitures*, 2005) s'élève depuis lors avec un souffle inoubliable. L'œuvre est parue dans le désordre de sa production effective, et ce n'est pas fini.

Il y a eu la biographie de Catherine Brun, en 2005; il s'était prêté aux entretiens. C'est plus étonnant encore de le lire sous son intelligence ferme d'écrivain, traçant les 19 premières années de sa vie. *Quelle vie, de 1940 à 1959!*

Guyotat fait une marque en profondeur. Présence scénique, poésie singulière, l'ouverture du compas mental y est admirable. Communicatives, les phrases y sont claires. Sa mémoire répond à ce qui semble se diluer, se perdre, une guerre mondiale contre des idéologies précises. Rien de rapporté, ici, dans une histoire vue de la France vécue en avant. Générosité et courage, don de soi comptent parmi les plus belles qualités morales. Le texte s'y tient.

Motifs d'une vie singulière

Il est né en Loire, aux confins de l'Auvergne et de la Bourgogne, d'un père et d'un grand-père médecins, d'une mère née en Pologne et issue d'une famille d'industriels français installée à l'Est. Or, ce qui réunit ces gens, père et mère, oncles et tantes, cousins et cousines, est la Résistance. *Formation* raconte l'engagement des premiers instants, hors pair. Untel est au front, au commandement. Untel est arrêté, déporté. Unetelle se joint aux actes de bravoure. Tout vit en phrases brèves, directes.

Mémoire des gens, des dates, des lectures, des risques encourus. Non seulement la vie villageoise, vue des Guyotat, fait honte à la triste mémoire de Vichy et de toute collaboration, mais elle réactualise des valeurs qui ont animé une France vigilante et entière sur ses principes. Ce n'est pas un livre de page, mais un acte de foi transmis, sans mélange.

Dans cette volonté efficace, la

fresque familiale rejoint le monde. L'enfance, même si elle est revue par l'adulte, paraît proche et résituée. Tous sont ici véridiques, figures parentales, enseignants, religieux fondateurs de la morale. La philosophie, c'est vivre engagé dans l'humain.

Le pensionnat chez les pères, la vie rude et austère, rayonnante malgré tout, forgent la trempe qu'on verra par la suite. Il n'oublie rien du culte, des rêves, des mauvais coups, des illusions, pas plus que des lectures, des jeux de ses frères de sang et de condition. À l'écart, les combats du Bien et du Mal: «Écrire ce au bord de quoi je suis, qui m'attire et me fait peur et même m'évanouir»

Nature et culture

Guyotat, par son écriture, habite toujours dans la droite de ses décisions. Qu'on est loin des affectations (qu'elle ne devait jamais revoir) et Londres, avait à peine seize ans. Il constitue l'unique incursion dans le roman de celle qui s'est surtout fait connaître par ses nouvelles et son journal.

Les admirateurs — ils sont légion — de cette plume hypersensible, qui nous donna notamment les remarquables recueils *La Garden-Party* (en 1922) et *Le Nid de colombes* (en 1923), retrouveront la finesse de sa prose, ses doutes, sa mélancolie, l'acuité de son regard dans ce court roman de jeunesse, très collé à sa vie.

Rappelons que Katherine Mansfield est née à Wellington en 1888 dans un milieu rigide qu'elle reniait tout en puisant son inspiration à sa source. Elle mourut à Fontainebleau à 35 ans, au milieu des disciples du mage Gurdjieff, après avoir tenté de trouver un sens à sa vie et à sa mort.

Amie de D. H. Lawrence, de Virginia Woolf, elle avait mené à Londres une vie libre au sein de la bohème artistique, sa vraie famille.

Un roman inachevé

Juliet est un roman inachevé, laissé en plan par Mansfield, pu-

âme exaltée de martyr: «Le secret dont on fait sa vie, l'œuvre de sa vie, se prépare, se mûrit, ici, dans la communauté brutale, bruyante, tireuse de secrets, mieux que dans le tendre et murmurant silence de la famille.» On y voit la peur sublimée, le corps souffrant devenir libre, chrysalide dans la beauté dure et sévère des monts glacés.

Formation, plus qu'un texte de confession, exalte les vertus cardinales du mysticisme. L'ascèse de l'époque et des lieux développe une sensorialité inventive, imprévisible. Amour et liberté, obéissance, ordre, tout est dit de manière clinique, mais avec la bienveillance d'un marionnettiste pour son pantin. Or c'est de lui-même parmi ses congénères qu'il est question, tour à tour désemparé, questionnant et sûr.

Entre les prés, les chardons, les coquelicots et les foins coupés, cette *Formation* vaut la peine d'être lue. Les livres y sont des ancres jetées à la terre, et ce jeune

«monstre» dans «la communauté humaine», avouant ses «turpitudes» en même temps que sa «logique d'art», s'y invente la langue de Guyotat, toute corps et âme trem-pée. Le fond de la guerre s'y fait entendre dans la gorge, tandis que les vérités de l'art y soufflent du «lest pour rester à la surface de l'eau ou monter dans les airs.»

Il y a un an, Guyotat a reçu, pour *Coma*, un prix discret, intitulé Démentre. A signaler: en 2007, cet anti-Goncourt pour écrivains peu médiatisés, doté de 30 000 euros, vient d'être attribué à l'excellent *Cercle*, de Yannick Haenel, qui l'a disputé à *In memoriam*, de Linda Lé. Philippe Forest, Régis Jauffret, Pierre Michon les avaient précédés.

Collaboratrice du Devoir

FORMATION

Pierre Guyotat
NRF Gallimard
Paris, 2007, 237 pages

LA PETITE CHRONIQUE

La vie ne suffit vraiment pas

Gilles Archambault

Dans la collection «Bouquins» chez Laffont paraissent les œuvres choisies de Jean d'Ormesson. *La vie ne suffit pas* réunit des textes qui forment ce qui serait le testament littéraire de cet académicien bon ton. On y trouve un essai autobiographique, *Du côté de chez Jean*, une biographie romancée de Chateaubriand, *Mon dernier rêve sera pour vous*, une anthologie de textes de prose et de poésie, un roman, *Voyez comme on danse*, et une brève histoire de la littérature française.

En même temps, ou peu s'en faut, on nous soumet un recueil de chroniques littéraires ou non échelonnées dans le temps, de 1969 à maintenant. Sous le titre de *L'odeur du temps*, un survol de l'actualité par un esprit curieux, dont le pessimisme n'est pas le fort. Que ces textes aient paru pour la plupart dans le *Figaro* n'a rien pour étonner. Ils ont pour caractéristiques d'être intelligents, un tantinet mondains, légers et pertinents à la fois.

On peut probablement dire la même chose d'à peu près tout ce qu'a écrit notre homme. Lorsque ne nous agace pas un peu trop le côté superficiel de l'approche, on navigue avec joie, par exemple, dans cette *Autre histoire de la littérature française* que reproduit *La vie ne suffit pas*. Pourquoi renâcler devant les réflexions, les plaisirs de lecture d'un esprit cultivé pour qui les plaisirs de lecture comptent parmi les moments privilégiés de l'existence?

Mais s'il s'agit de création littéraire, de lectures qui bouleversent, d'interrogations profondes, c'est bien plutôt du côté de Pierre Michon qu'il faut se diriger. L'auteur de *Vies minuscules*, de *Rimbaud le fils* et de *La Grande Beune* est tenu, probablement à juste titre, pour l'un des écrivains importants de la littérature française de notre époque. Si d'Ormesson est une figure non négligeable des lettres hexagonales, il y a fort à parier qu'on le lira beaucoup moins dans vingt ans.

Pierre Michon, c'est une autre paire de manches. *Le roi vient quand il veut* nous propose des entretiens donnés par l'auteur depuis 1984. Certains étaient écrits, d'autres oraux. De ces trente rencontres autour d'une œuvre qui n'a rien d'abondant, on ne pourra manquer de remarquer les redites.

Des répétitions qui ne sont jamais oiseuses. Michon est de ces auteurs qui savent lire et pour qui la

traversée d'un univers littéraire autre que le leur est l'occasion d'enrichir leur œuvre propre. Écoutons Michon nous parler de Faulkner: «Pour aimer Faulkner, il faut être un lecteur intensément passif et féminin, accepter une sorte de despotisme du livre, et suspendre momentanément en soi tout regard critique: il faut adorer, il faut marcher, n'avoir aucune réserve. Dans un sens, on peut dire que c'est le contraire d'un homme qui donne à penser.»

Plusieurs des questions qu'adressent à Michon des interlocuteurs divers concernent *Vies minuscules*. Cette œuvre, qui dépeint de l'intérieur des êtres dont l'existence a été anonyme, vaut qu'on s'y intéresse de mille façons.

L'écriture, ses mystères, ses méandres, ses misères comme ses bonheurs, tel est le sujet des entretiens. En plus de Faulkner, il est question, sur un ton qui ne rappelle en rien celui de d'Ormesson, de Melville, de Rimbaud, de Beckett, de Borges, de Faubert, de Hugo. Et toujours sur le ton direct et franc d'un homme pour qui la littérature est affaire de vie, pas un divertissement. S'il n'est pas tendre pour les fadaïses hexagonales à la mode, il ne croit pas néanmoins que «les Anglo-Saxons seraient meilleurs que nous [Français] en ce moment». Il ajoute: «Le marché leur est plus favorable, c'est à peu près tout.»

Pour moi, ces propos sur la littérature valent leur pesant d'or. Un livre à lire et à relire.

Collaborateur du Devoir

LA VIE NE SUFFIT PAS

Jean d'Ormesson
Robert Laffont, coll. «Bouquins»
Paris, 2007, 1324 pages

ODEUR DU TEMPS

Jean d'Ormesson
Éditions Héloïse d'Ormesson
Paris, 2007, 469 pages

LE ROI VIENNT QUAND IL VEUT

Pierre Michon
Albert Michel
Paris, 2007, 394 pages

LITTÉRATURE ANGLAISE

Un inédit de Katherine Mansfield

ODILE TREMBLAY

Un inédit de Katherine Mansfield constitue en soi un événement. Enfin, pas tout à fait inédit puisque, retrouvé en 1970, il avait déjà été publié en Grande-Bretagne. C'est du moins la toute première fois qu'une version française en est tirée. *Juliet* fut rédigé alors que l'auteur, qui voguait entre sa Nouvelle-Zélande natale (qu'elle ne devait jamais revoir) et Londres, avait à peine seize ans. Il constitue l'unique incursion dans le roman de celle qui s'est surtout fait connaître par ses nouvelles et son journal.

Les admirateurs — ils sont légion — de cette plume hypersensible, qui nous donna notamment les remarquables recueils *La Garden-Party* (en 1922) et *Le Nid de colombes* (en 1923), retrouveront la finesse de sa prose, ses doutes, sa mélancolie, l'acuité de son regard dans ce court roman de jeunesse, très collé à sa vie.

Rappelons que Katherine Mansfield est née à Wellington en 1888 dans un milieu rigide qu'elle reniait tout en puisant son inspiration à sa source. Elle mourut à Fontainebleau à 35 ans, au milieu des disciples du mage Gurdjieff, après avoir tenté de trouver un sens à sa vie et à sa mort.

Amie de D. H. Lawrence, de Virginia Woolf, elle avait mené à Londres une vie libre au sein de la bohème artistique, sa vraie famille.

Un roman inachevé

Juliet est un roman inachevé, laissé en plan par Mansfield, pu-



pleine santé au moment de l'écriture de *Juliet*.

Il y a vraiment de jolies choses dans ce roman: comme la description de l'escalade d'une colline, tirée d'un rêve avec la chute au bout, celle de sa vie, sans doute: «Elle se trouvait au sommet de la montagne. Il n'y avait ni soleil ni bruit. Rien. Seulement le vent impétueux qui s'acharnait sur son visage et auquel elle pouvait difficilement résister. Elle tendit les bras pour s'accrocher à quelque chose, et tomba.»

Par-delà l'évolution de l'héroïne, et ses liens ardents ou ténus avec ses compagnons de parcours, la beauté de ses descriptions éclaire à tout moment sa prose. Katherine Mansfield, cette étoile filante des lettres, savait sentir et voir.

«Un sombre jour se terminait, écrit-elle. Londres était ensevelie sous la brume. Les rues étaient mouillées et la longue ligne des réverbères brillait d'une lueur qui les rendait pareils à de pâles fantômes d'eux-mêmes. Un fiacre, chargé de bagages, s'arrêta devant la porte d'une maison éminemment respectable.»

Mansfield a toujours l'air de rêver sa vie. Sa plume émerge d'un songe.

Le Devoir

JULIET

Katherine Mansfield
Traduit par Henri Prémont
et Marie Rivet
Préface de Marc Chaleil
Éditions de Paris
Paris, 2007, 92 pages

« Edmond s'amusait beaucoup au Salon du livre... jusqu'à ce qu'il surprenne une conversation terrifiante... »



Meurtre au Salon du livre

UN ROMAN
DE DAVID BRODEUR
ILLUSTRÉ PAR JIMMY
BEAULIEU,
POUR LES 9-12 ANS.
116 PAGES / 9,95 \$



SOULIÈRES ÉDITEUR
www.soulieresediteur.com

EN SÉANCES DE SIGNATURE AU SALON DU LIVRE (SAMEDI, DIMANCHE ET/OU LUNDI):
Alain M. Bergeron, François Barcelo, Camille Bouchard, Gérald Gagnon, Jacques Lazure, Robert Soulières, Danielle Vaillancourt, Denis Vézina et Alain Ulysse Tremblay. Consultez l'horaire du salon...

LUX SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL STAND 509



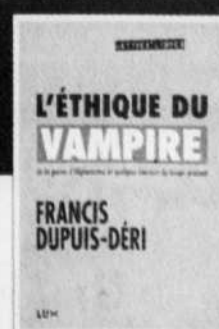
Jean-François Nadeau BOURGAULT

En nomination pour le Prix du public — Salon du livre de Montréal 2007.

Entretien entre Pierre Godin et Jean-François Nadeau.
Bourgault et Lévesque: deux visions du Québec s'affrontent
Samedi, 17 novembre à 14h30 (Grande place)

Jean-François Nadeau se confie à Gilles Archambault
Dimanche, 18 novembre à 12h30 (Carrefour)

Séances de signatures
Samedi, 17 novembre: 15h à 17h et 19h30 à 21h.
Dimanche, 18 novembre: 13h à 15h.



Francis Dupuis-Déri L'ÉTHIQUE DU VAMPIRE

De la guerre d'Afghanistan et quelques horreurs du temps présent

Séances de signatures
Samedi, 17 novembre: 12h à 14h.
Dimanche, 18 novembre: 15h à 17h.

www.luxediteur.com

liberté

WWW.REVUELIBERTE.CA



278

06 SALE TEMPS PIERRE LEFEBVRE - 19 LA FRANCE EN VOIE DE CANADIANISATION? OLIVIER KEMID - 24 ALIÉNATION ET BULLETINS NOIRS OLIVIER RENAULT - 35 DÉSERT DÉSIRS MICHEL PETERSON - 55 CONSIDÉRATIONS INTEMPESTIVES GUY SCARPETTA - ESSAI 68 SCOUINER LA LITTÉRATURE NATIONALE POUR LIRE AQUIN... ROBERT RICHARD - ENTRETIEN 85 POLITIQUE - ENTRETIEN AVEC JACQUES HENRIC CHRISTIANE LEMIRE - PROSE 94 CE PAYS-LÀ - CARNETS DE DRESDE - ÉTÉ 2006 (3^e PARTIE) STÉPHANE LEPINE - 105 GUERRE ET ESSAI SELON VIRGINIA WOOLF DAVID LELANC - 106 PENSÉES SUR LA PAIX DANS UN RAID AÉRIEN VIRGINIA WOOLF

LITTÉRATURE

ENTREVUE

Baldwin et Mabanckou :
même combat ?

DANIELLE LAURIN

Il est considéré comme un pionnier de la lutte des Noirs pour les droits civiques aux États-Unis. Et comme un précurseur en matière de défense des homosexuels. Qui était vraiment James Baldwin, mort il y a vingt ans ?

Dans *Lettre à Jimmy*, l'écrivain congolais Alain Mabanckou trace un portrait sensible, personnel et intime de l'auteur de *La prochaine fois, le feu*. Son livre prend la forme d'une longue lettre, adressée directement à James Baldwin.

«Je m'adresse à lui comme à un ami, je le tutoie, car il m'habite depuis si longtemps», confie Alain Mabanckou, professeur de littérature à l'Université de Californie à Los Angeles. Sa voix chaude me parvient de Paris, où il a gardé un pied-à-terre après y avoir vécu une quinzaine d'années.

«Pour moi, James Baldwin est un confident, et une source d'inspiration inépuisable», indique l'écrivain de 41 ans, récompensé l'an dernier par le prix Renaudot pour *Mémoire d'un porc-épic* et lauréat du Prix des cinq continents de la francophonie en 2005 pour *Verre cassé*.

Il précise: «À la relecture de son œuvre, on se rend compte à quel point la vision du monde et les idées de James Baldwin demeurent actuelles. Il pose des questions essentielles sur l'identité, la négritude, le statut de la littérature dite noire et les conditions mêmes de l'écrivain.»

Dans *Lettre à Jimmy*, Alain Mabanckou ne se contente pas d'offrir une analyse fouillée, éclairée, des écrits de Baldwin. Il jongle avec ses idées, les remet en perspective. Il remet aussi en perspective le trajet en dents de scie de sa vie mouvementée. Et plonge au cœur même des tirailllements intérieurs de celui qui allait devenir une tête pensante du mouvement de lutte pour les droits civiques des Noirs dirigé par Martin Luther King.

James Baldwin était noir, il était laid, il était un bâtard. Trois ans après sa naissance à Harlem en 1924, sa mère, femme de ménage, lui a donné un père adoptif. Un père prédicateur, petit-fils d'esclaves, qui détestait les Blancs.

«Pour cet homme, tous les Blancs sans exception étaient mauvais, rappelle Alain Mabanckou. Il fallait re-



L'écrivain James Baldwin en compagnie du chef d'orchestre américain Leonard Bernstein à Paris, en 1986.

«Pousser les Blancs, source de toutes les souffrances du peuple noir. James Baldwin a été élevé dans cette haine-là, des Blancs. Mais il s'est rebellé contre son père. Il voulait être mieux que lui. Il s'est battu contre lui, qui raillait sa laideur, en voulant à la couleur de sa propre peau.»

De son père, qui a terminé sa vie dans un asile psychiatrique, James Baldwin dira: «Sans lui je serais mort car, connaître sa vie, sa peine, m'apprit comment me battre.»

Un temps prédicateur, comme son père avant lui, le fils va vite déchanter: «Pendant son prêche, raconte Mabanckou, il a constaté que, dans la communauté noire religieuse, les pasteurs riches profitaient des pauvres. Ça l'a révolté.»

Eveillé à la culture et aux arts par des Blancs, par une institutrice blanche, en particulier, qui le prend sous son aile à l'encontre de la volonté paternelle, le jeune Baldwin va très tôt «séparer le bon grain de l'ivraie», comme dit Mabanckou: «Pour lui, pas question de mettre tous les Blancs dans le même bain. Jamais il n'adhérait à la théorie du démon blanc.»

Un homme libre

Le concept de négritude, très peu pour Baldwin, si cela signifie se complaire dans la position de victime. Et quand vient le temps d'assumer son homosexualité, c'est en homme libre qu'il s'affiche, non en victime.

Tandis qu'il vit à Greenwich Village, dans les années 1940, l'ex-pasteur s'étonne que l'homosexualité soit vécue dans l'opprobre. «On le voit dans ses écrits de l'époque, fait remarquer l'auteur de *Lettre à Jimmy*: alors que la société considérait généralement les homosexuels comme des malades mentaux, et examinait la sexualité avec des lunettes collectives, lui, il parlait d'androgynie et posait la question de la sexualité en termes de liberté individuelle.»

Liberté individuelle versus destin collectif: cela deviendra le terreau de l'œuvre de Baldwin, de son questionnement. Quand il débarque à Paris, en 1948, sur les traces de l'écrivain américain Richard Wright, Baldwin va se rendre compte qu'il a une longueur d'avance sur ses frères africains. Parce que muni d'un passeport américain.

«Les Noirs américains qui arrivaient à Paris à cette époque étaient associés à l'Amérique qui avait libéré la France», rappelle Mabanckou. Les Africains, eux, débarquaient en France sans aucun statut. On leur donnait les tâches les plus insalubres. Baldwin ne comprenait pas comment en tant que Noir il était mieux considéré que son frère africain confiné à la misère.»

En entrevue, plus tard, Baldwin allait confier: «Je pouvais ne pas apprécier une telle situation privilégiée, c'était cependant la réalité... Si j'avais été africain, Paris aurait été une ville différente pour moi...»

À Paris, il va frayer avec l'intelligentsia. Va s'intégrer peu à peu à un petit cercle d'artistes et d'écrivains, autour de Richard Wright... avec qui il va finir par se brouiller. Il va même aller jusqu'à démolir l'œuvre de son mentor, qu'il qualifiera de «littérature d'opposition».

«Pour Baldwin, explique Mabanckou, la littérature noire ne saurait se réduire à faire un inventaire des maux nègres, de l'oppression raciale. À ses yeux, l'écrivain, quel qu'il soit, ne doit pas jouer le rôle de pompier de service. Et je pense comme lui qu'il faut distinguer l'œuvre du militantisme, l'art de l'action. Lui-même a construit une œuvre qui dépassait les clivages raciaux tout en restant impliquée.»

Une grande leçon d'humanisme. C'est ce que nous laisse d'abord et avant tout James Baldwin, selon Alain Mabanckou. «Il avait saisi que gommer les individus, imposer une morale, c'est une façon de voir le monde qui épouse la pensée unique.»

L'auteur de *Lettre à Jimmy* insiste: «Je crois, comme James Baldwin, que c'est d'abord l'expérience personnelle des individus qui fait l'histoire.»

Collaboratrice du Devoir

LETTRE À JIMMY

Alain Mabanckou
Fayard
Paris, 2007, 186 pages



ERIC GAILLARD REUTERS
Alain Mabanckou

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les passeuses
d'encre marine

SUZANNE GIGUÈRE

Automne 1938. Bas-Saint-Laurent. Après 30 ans d'exil en Chine, le peintre Gabriel Bélanger revient à la Grande Anse, le village de son enfance, pour faire la paix avec son passé. La soixantaine entamée, il ressemble à un vieux sage chinois, avec ses cheveux blancs, sa moustache et sa barbe taillée en pointe sur le menton.

Dans son atelier, les odeurs de l'huile de lin de la peinture se mêlent au parfum poivré de l'encre de Chine. Assis en tailleur sur un coussin, avec à portée de la main un pinceau, un bâton d'encre de Chine, un gobelet d'eau, des feuilles de papier et quelques morceaux de fusain, au moment d'esquisser le visage de son père, Gabriel se rend compte qu'il n'a aucun souvenir de lui, prisonnier de l'oubli soigneusement entretenu par sa famille.

Peindre avec les mots

La découverte du journal intime de sa mère, de la correspondance amoureuse de son père et de fragments de carnets fait resurgir les visages de quatre femmes qui ont évolué dans l'orbite de Joseph Bélanger. Comme leurs aïeules — «passeuses d'encre marine» —, Marie-Berthe et Joséphine ont pris la plume pour raconter leurs combats les plus intimes, leurs révoltes, leurs tourments, les mensonges et les méprises dont elles ont été victimes. Gabriel imagine ces femmes pleines de vitalité, déterminées, animées d'un esprit de conquête, échouées dans les bancs de sable de leurs rêves dans le Québec rural de la fin du XIX^e siècle.

Dans les lettres jaunies de Joseph trouvées dans un coffret orné d'un paysage chinois, Gabriel suit le tracé de la vie parallèle et secrète de son père. Voyageur d'orient égaré en son propre pays d'occident, Joseph fait la rencontre de la sombre et sensuelle Lucienne aux bacchantales données par le général anglais Gardiner, à Québec. Image iconoclaste que ces fêtes particu-

lières — où les femmes se déguisent en femmes orientales, où on fume de l'opium et récite des vers de Sapho — qui se déroulent dans une capitale prude, siège de l'épiscopat catholique canadien-français.

Au fil de ses investigations, Gabriel démêle patiemment et parfois douloureusement les fils enchevêtrés de ses origines. Secoué par les retrouvailles manquées avec Joséphine, dernière passante dans le jardin intime de son père, le peintre appréhende l'imminente rencontre avec Clara, seule témoin vivant de toute cette histoire. Les mailles du récit, de plus en plus lâches, ne peuvent plus tenir le secret entourant la naissance de Gabriel. Dans son atelier de la pointe aux Hironnelles, un carnet d'esquisses sur les genoux, Gabriel peint, espérant que ses toiles seront des refuges pour la beauté menacée. Les ru-

meurs de la Seconde Guerre commencent à se répandre.

Lyse Charuest a exercé le métier de libraire avant d'entreprendre des études en création littéraire à l'Université Laval. La romancière, qui semble issue d'un vivre indissociable de la littérature et de la peinture, a poli pendant sept ans ce premier roman féministe et social, porté par une érudition légère et un sens narratif impressionnant. Profondément marquée par la poésie et la peinture chinoises, elle réussit à faire vibrer les mots avec les couleurs et la lumière, donnant à son écriture la force d'évocation que produisent les traits d'un pinceau oriental. On a parfois l'impression que le récit s'embrouille, comme si certaines lignes, effacées du manuscrit cent fois repris, n'étaient plus lisibles que par celle qui les a tracées. Mais peut-on en vouloir à l'auteure de nous prendre en flagrant délit de rêverie?

Collaboratrice du Devoir

MARCHER SUR L'EAU

Lyse Charuest
L'Instant même
Québec, 2007, 198 pages

pul

Série Analyses et essais

Sous la direction de
SYLVAIN BOURDON
et MIRCEA VULTUR
Postface de Daniel Mesquita



ISBN : 978-2-89224-360-4
318 pages • 35 \$

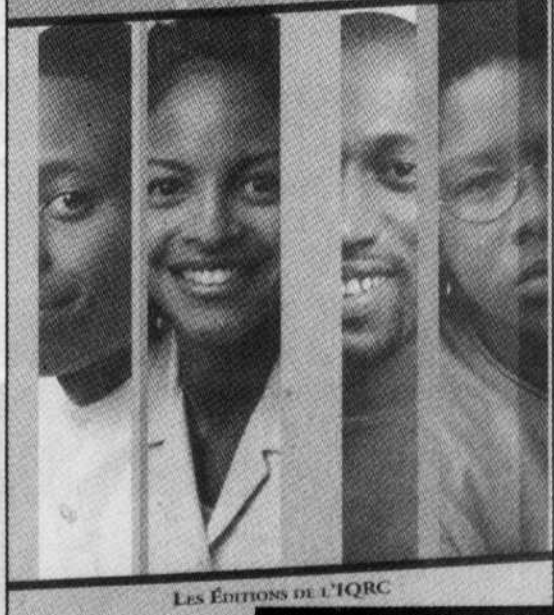
REGARD SUR LA JEUNESSE DU MONDE

Collection dirigée par Madeleine Gauthier

Série Diagnostics

Sous la direction de
Yao Assogba

Regard sur...
La Jeunesse en Afrique subsaharienne



ISBN : 978-2-89224-356-7
168 pages • 20 \$

Série Analyses et essais

JACQUES ROY

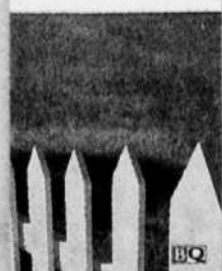
Regard sur...
LES LOGIQUES SOCIALES
ET LA RÉUSSITE SCOLAIRE
DES CÉGÉPIENS

ISBN : 2-7637-8401-1
132 pages • 20 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • LES ÉDITIONS DE L'IQRC • www.pulaval.com

Michael Delisle

Dée



8,95 \$ • 136 p.

Pierre Graveline

Une histoire de l'éducation au Québec



10,95 \$ • 168 p.

Louise Portal

Cap-au-Renard



9,95 \$ • 200 p.

Jean Royer

Gaston Miron sur parole



9,95 \$ • 128 p.

Gaétan Brulotte

L'emprise



8,95 \$ • 160 p.

Marcel Chaput

Pourquoi je suis séparatiste



11,95 \$ • 264 p.

Claude Haeflily • Gaston Miron

À bout portant



11,95 \$ • 252 p.

Faites le plein
pour presque rien

BQ

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE

www.livres-bq.com

LIVRES

BÉDÉ

Quand l'appétit va, tout va

SYLVAIN CORMIER

Suivez le guide. Donjon n'est pas une bédé ordinaire. Accessoirement inspiré par le jeu de rôles *Donjons et dragons*, c'est un univers infiniment ramifié, exploré à travers diverses séries plus ou moins labyrinthiques, où se croisent et se décroisent histoires principales, parallèles, annexes, complémentaires ou aléatoires: les *Donjon Potron-minet* pour la genèse du Donjon, les *Donjon Zénith* pour l'ère de gloire, les *Donjon Crépuscule* pour le déclin. S'y greffent les *Donjon Monsters*, les *Donjon Bonus* et les *Donjon Parade*. Ce qui nous fait une sacrée pile de bédés: des dizaines et des dizaines de tomes parus depuis la création de la série par Lewis Trondheim et Joann Sfar en 1998.

Donjon est à la bédé de la dernière décennie ce que les Rougon-Macquart furent au roman de la fin du XIX^e siècle. Un chef-d'œuvre, non pas de la bédé fantastico-médiévale, généralement barbant, mais de la bédé parodique, hilare et débridée. Notez qu'à la différence des Rougon et de leur seul papa Zola, tout un tas de dessinateurs et de scénaristes s'y relaient: sinon, c'est pareille-



Illustration de Manu Larcenet pour *Technique Grogro*

SOURCE DELCOURT

ment génial. Mais si. *Technique Grogro* est le cinquième tome de la série *Donjon Parade*. On s'y bidonne, on s'y marre, on s'y roule sur le plancher, on s'y atomise de plaisir en compagnie d'une sorte d'Obélix nommé Grogro, sympathique monstre protecteur du donjon parmi les autres monstres

protecteurs du donjon, «montagne de muscles à petit cerveau» qui mange ses ennemis comme l'autre enveloppé ses sangliers. Laissons-le décrire sa technique de combat alors qu'à la planche 6 il se repait de poulets (Grogro n'est pas regardant quand il a faim, et il a toujours faim): «Bin...

Chi quelqu'un m'embête, che le tape et che le chuchote...» Chuchote, demandez-vous? C'est bien ce qui intrigue le chef des Hyperménoréens: «Vous chuchotez des mots magiques?» Éclaircissement de Grogro: «Bô non... Che le met dans ma bouche et che le mâchonne bien...»

En gros, Grogro, c'est ça. Mais il se trouve que Grogro est de la race des Péléens, et que les Péléens, une prophétie le dit, feront le malheur des Hyperménoréens. Solution des Hyperménoréens, des petits futés: éradiquer les Péléens. Rien de tel qu'un génocide. Encore faut-il retrouver leur cité mythique: malins et demi, les Hyperménoréens y emploient à son insu Grogro, lequel les mène tout droit... chez les Tilapins, espèce dont il se délecte. Et ainsi de suite, de détour en festin. Quête en forme de parcours gourmand.

Pour qui n'est pas un initié de la saga Donjon, c'est l'épisode idoïne. Ça se lit tout seul, sans se farcir le cours de Donjon 101 sur le site hyper-documenté des *Murmures du Donjon* (www.bibou.org/donjon), et ça peut constituer une sorte d'entrée en matière, par la porte de service. Des personnages-clés y apparaissent (le Gardien, Alcibiade, Horous, Zongo), des contrées y sont visitées (et ravagées): tout ça donne furieusement le goût d'aller se perdre dans les méandres du donjon.

Trio d'étoiles
Qui plus est, comme pour les

autres tomes de *Donjon Parade*, c'est le trio d'étoiles qui s'y colle: Trondheim et Sfar scénarisent, Manu Larcenet dessine. Les maîtres bédéistes humoristiques de la nouvelle génération réunis. C'est dire la félicité du lecteur. Ça nous vaut des tronches pas possibles (les Tilapins terrifiés avant de servir de hors-d'œuvre, la joie!) et des répliques imparables, dont celle-ci, gracieuseté du Gardien: «Grogro... Recrache le monsieur, c'est un client.» Un régal. Protéiné.

On en redemande. Et on est exaucé: pendant le temps qu'il vous a fallu pour lire cette recension, le tome 6 de la série *Donjon Zénith* a fait son apparition chez les libraires. C'est ce qui s'appelle nourrir son public. À croire que Grogro mange aussi des bédés.

Collaborateur du Devoir

DONJON PARADE TOME 5: TECHNIQUE GROGRO

Dessins de Manu Larcenet
Scénario de Lewis Trondheim et Joann Sfar
Delcourt, coll. «Humour de rire»
2007, 32 planches

LITTÉRATURE JEUNESSE

Simon, le super lapin masqué

CAROLE TREMBLAY

Stephanie Blake est née aux États-Unis, a fait des études de chinois et vit à Paris, où elle fait maintenant partie de l'écurie sélecte de la maison d'édition L'École des loisirs. C'est en fabriquant des livres illustrés pour les anniversaires de ses frères et sœurs qu'elle a eu la piquette de la littérature jeunesse.

Cette autodidacte a un don extraordinaire pour raconter le quotidien des petits de manière à en tirer la substantifique et hilarante moelle. Les thèmes les plus rabâchés de la littérature jeunesse reprennent un air de fraîcheur sous sa plume. Ce qui est le plus étonnant, c'est qu'elle le fait avec une rare économie de mots et d'images.

Simon, son personnage de lapin masqué, découvert dans l'adorable *Caca boudin*, en fait la démonstration à chacun de ses albums. Le dernier, *Je veux pas*



aller à l'école, est encore un modèle du genre. Simon n'a pas envie de faire sa rentrée scolaire. Chaque fois qu'on lui parle d'école et qu'on avance un argu-

ment pour le convaincre qu'il n'y a à rien de bien terrible, le coquin répond: «Ça va pas, non?» Le jour fatidique arrive et Simon est bien obligé d'aller à l'école. Évidemment, tout se passe très bien. Tellement que, lorsque sa maman vient le chercher à la fin de la journée et lui annonce qu'il peut rentrer à la maison, tout ce que Simon trouve à répondre, c'est: «Ça va pas, non?» Une situation que de nombreux parents reconnaîtront sûrement...

Stephanie Blake sera au Salon du livre de Montréal tous les jours pour dédicacer ses livres.

Collaboratrice du Devoir

JE VEUX PAS ALLER À L'ÉCOLE

Texte et illustrations:
Stephanie Blake
L'École des loisirs
Paris, 2007, 24 pages
(À partir de 3 ans)

Poésie pour jeunes lecteurs

ANNE MICHAUD

On offre rarement des livres de poésie aux enfants. Peut-être parce qu'il y en a peu qui leur sont destinés. En voici quatre nouveaux, tous québécois.

Après avoir charmé les enfants par ses illustrations, ses romans et ses albums, voici que Gilles Tibo leur offre un album de poèmes. Avec délicatesse, comme c'est son habitude, il aborde divers aspects de la beauté et de la laideur du monde et il s'amuse avec les mots, les phrases et les rimes. De bien beaux *Rêves d'enfance* que ceux de Gilles Tibo!

Pour Guy Marchamps, la vraie vie goûte les biscuits! C'est lui-même qui le dit dans un recueil de petits poèmes tout simples, qui pourraient très bien servir d'inspiration pour un travail scolaire de niveau primaire. Il en faut de la patience et du talent pour arriver à une telle simplicité... ou peut-être suffit-il tout simplement de retrouver son âme d'enfant!

Pour sa part, François Gravel fait plutôt dans la poésie pour les



(jeunes) esprits rebelles! Après *Voyage en Amnésie* et *autres poèmes débiles*, il revient avec *Débile toi-même* et *autres poèmes tordus*, où il joue avec les sens, les contresens et même les compétences (transversales!) Il y a là de quoi se tordre de rire... et réfléchir un peu!

Enfin, près d'un an après qu'elle nous a quittés pour l'au-delà, Henriette Major offre à tous ses admirateurs, petits et grands, un dernier cadeau. Ses *Pays inventés* nous font visiter toutes sortes de lieux sortis tout droit de son imagination: le Pays des mots, le Monde du silence, le Pays des enfants rois, le Monde des histoires et même l'île aux grimaces et l'île au chocolat! Et, grâce à la créativité de Philippe Béha, son complice des *Devinettes d'Henriette* et des *Jongleries*, ces pays inventés sont drôles à souhait!

Collaboratrice du Devoir

RÊVES D'ENFANCE

Poèmes de Gilles Tibo, illustrés par Isabelle Arsenault
Normand Cousineau, Caroline Hamel, Luc Melanson et Janice Nadeau
Dominique et compagnie
Montréal, 2007, 32 pages
(5 ans et plus)

LA VRAIE VIE GOÛTE LES BISCUITS

Poèmes de Guy Marchamps, illustrés par Marie-Claude Favreau
Soulières éditeur
Saint-Lambert, 2007, 72 pages
(6 ans et plus)

DÉBILE TOI-MÊME ET AUTRES POÈMES TORDUS

Poèmes de François Gravel, illustrés par Virginie Egger
Les 400 Coups
Montréal, 2007, 64 pages
(8 ans et plus)

LES PAYS INVENTÉS

Textes d'Henriette Major, illustrés par Philippe Béha
Hurtubise HMH jeunesse
Montréal, 2007, 88 pages
(5 ans et plus)

20 ans
Calibre
PASSION, CONSEILS ET DÉCOUVERTES

Meurtre au Salon du livre
Un roman de David Brodeur illustré par Jimmy Beaulieu
Soulières éditeur
112 pages • 9,95 \$
pour les 10 ans et plus

Edmond s'amusait beaucoup au Salon du livre... Jusqu'à ce qu'il surprenne une conversation terrifiante.

Librairie indépendante agréée
Place Longueuil • 825, St-Laurent O.
450-679-8211 • info@librairie-calibre.com

ATLAS HISTORIQUE
«On ouvre et on sourit de bonheur... Un livre merveilleux et splendide.»
Joël Le Bigot, Radio-Canada

LA MESURE d'un CONTINENT
«Parfait pour écouter De remarquables oubliés: des cartes, des cartes... Il est magnifique ce livre.»
Serge Bouchard, Radio-Canada

«Ce livre est spectaculaire!»
Didier Fesson, Le Soleil

À ne pas manquer:
Une causerie autour du livre *La Mesure d'un continent* aura lieu le dimanche 18 novembre à 14h à la Librairie Olivieri, 219, chemin de la Côte-des-Neiges, Montréal

SEPTENTRION.QC.CA

PANORAMA DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE CONTEMPORAINE

Sous la direction de **Réginald HAMEL**

Panorama de la littérature québécoise contemporaine

AKÉ sur la notion de québécoïté.

832 pages • 52,20 \$
ISBN 978-2-7601-4606-8

GUÉRIN, éditeur ltée
514-842-3481

En vente dans toutes les librairies
Le prix est indiqué sous réserve de modifications.

Olivieri
librairie • bistro

LA MESURE d'un CONTINENT
Éd. du Septentrion

Causerie avec
DENIS VAUGEOIS ET
JEAN-FRANÇOIS PALOMINO

La parole est à ceux, Blancs et Indiens, qui ont marché, exploré et cartographié l'Amérique. Œuvres d'art, œuvres de sciences, mais aussi pièces stratégiques d'un échiquier mondial, les cartes géographiques qu'ils nous ont laissées sont d'irremplaçables témoins de cette quête de savoir.

«C'est une splendeur... On ouvre ça et on sourit de bonheur. Un cadeau magnifique.»
Joël Le Bigot, Radio-Canada.

Dimanche 18 novembre
14 h 00

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

HURTUBISE HMH

Stéphane Bertrand
Clark et les autres
180 pages | 21,95 \$

François Magin
La Belle et le hautbois d'Armand
120 pages | 18,95 \$

Une nouvelle collection; un mélange inattendu de styles.
www.hurtubisehnh.com

ESSAIS

Jasmin au combat

LOUIS CORNELLIER

Tous les militants honnêtes et dotés d'un certain esprit critique le reconnaîtront: la lutte, à la longue, use. La démobilitation guette, surtout quand les combats font du surplace et n'aboutissent pas. C'est la raison pour laquelle l'indépendantiste Claude Jasmin n'hésite pas à prêcher à des convertis. «*Les patriotes, écrit-il, ont bien le droit d'être stimulés et sans cesse, non?*» Bien sûr que si.

Dans *Claude Jasmin, le Québécois*, un recueil de «*lettres, contes, chroniques*» d'abord parus dans le journal *Le Québécois* et sur *Poing comme net*, le site Internet personnel de l'auteur, le romancier se fait pamphlétaire à sa façon, c'est-à-dire énergique et brouillonne. Dépeignant tous les fédéralistes qui s'agitent au Québec en «*traîtres à la cause sacrée*», il chauffe le poêle de la lutte indépendantiste beaucoup plus qu'il n'argumente.

André Ouellet, Paul Martin, Michaëlle Jean et Jan Wong passent donc sous ses fourches caudines, de même que la plupart des éditorialistes et chroniqueurs du journal *La Presse*. Naïf, Jasmin écrit même une lettre à Paul Desmarais pour lui demander de faire une place, en éditorial, au point de vue souverainiste. «*Il y a des limites, avance-t-il, à mépriser chaque jour l'orientation patriotique d'une majorité de ses propres lecteurs à La Presse, vous pensez pas?*» Mais s'ils y restent, ces lecteurs, pourquoi le patron fédéraliste devrait-il lâcher du lest? Par grandeur d'âme? Le pamphlétaire, dans ce dossier, ne vise pas la bonne cible. S'en prendre à la concentration de la presse, et aux lecteurs trop conciliants, aurait été plus avisé.

Jasmin, il est vrai, n'est pas du genre à s'enfermer dans les fleurs du tapis. Faisant flèche de tout bois, il tire d'abord, quitte à se demander s'il a bien fait ensuite. Ainsi, il qualifie Michel Tremblay

de «*renégat*» parce que ce dernier a osé remettre en question la direction récente prise par le mouvement souverainiste. «*Son tout frais coup de jarnac à la souveraineté fait pitié et on a envie de le recouvrir du manteau de Noé par compassion tant l'on admire son œuvre*», écrit-il dans une belle formule.

Provocateur, Jasmin s'en prend aussi au Festival de jazz de Montréal, qui ne serait qu'un «*gras cheval de Troie enfonçant davantage, chaque juillet, le colonialisme étasunien*». Il ajoute: «*Nos médias font la zélée propagande d'une culture pop qui n'a aucune réalité solide au Québec*». Il y a là, il faut le reconnaître, une vraie bonne idée polémique, mais Jasmin la développe trop peu pour en convaincre ceux qu'elle heurte.

Une défense des felquistes

Dans les rangs souverainistes, la valeur de la croisade felquiste continue de faire débat. Doit-on considérer ses animateurs comme des têtes brûlées ou comme de méritants activistes? Jasmin, dans ces pages, choisit son camp. Ces jeunes combattants, écrit-il, furent courageux, «*héroïques*», et «*il ne faut plus craindre de le dire, de vanter ces gars-là, de narrer leurs actions illégales, mais non "illégitimes", dans nos livres d'histoire*». On a le droit, précise-t-il, d'être en désaccord avec leur action, «*mais on n'a pas le droit de leur cracher dessus*». Plusieurs souverainistes, dont je suis, seront mal à l'aise devant cette acceptation du principe selon lequel la fin justifie les moyens, même si Jasmin précise que nous n'en sommes plus là. Ce n'est pas nécessairement «*cracher*» sur ces jeunes que d'affirmer que leur aventurisme fut une erreur, à la fois politique et morale. Plus encore, il faut dire que le fait de les élever au rang de héros, aujourd'hui, risque plus de ternir la réputation du souverainisme que

de lui redonner de l'élan.

La fougue militante de Jasmin est assurément une qualité, mais elle lui fait parfois mener de douteux combats. Pourquoi, par exemple, cet acharnement au sujet des hassidim, ces Bérés blancs du judaïsme, selon deux amis juifs de l'auteur? Bien sûr qu'ils sont fondamentalistes et que leur fermeture aux autres peut irriter, et alors? Ils sont si minoritaires que cela ne change rien à la face du Québec. Ils veulent s'isoler? Tant pis pour eux, dans la mesure où ils n'offensent pas la Charte des droits et libertés. Jasmin, qui n'a rien d'un antisémite, devrait éviter de s'épuiser dans ce délicat dossier, tout comme il devrait comprendre que ce n'est pas en dénigrant la culture canadienne — «*un sosie des USA*», écrit-il — qu'on fera avancer la cause indépendantiste. La liberté nationale se défend pour des raisons intrinsèques plutôt qu'extrinsèques.

J'aime, je l'ai souvent dit et écrit, l'énergie, la fraîcheur et la liberté de ton du polémiste Jasmin. Ce recueil, encore une fois, contient toutes ces indéniables qualités, mais il n'évite pas toujours les emportements mal maîtrisés.

Collaborateur du Devoir

CLAUDE JASMIN, LE QUÉBÉCOIS

Lettres, contes, chroniques
Claude Jasmin
Du Québécois
Québec, 2007, 152 pages

Le monde peu connu du heavy metal

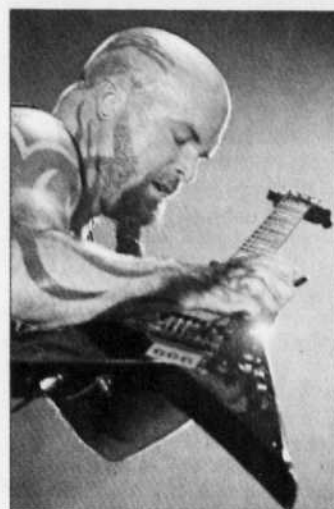
ALEXANDRE SHIELDS

Pour l'œil et surtout pour l'oreille du néophyte, le monde du heavy metal a de quoi surprendre. En effet, qui peut bien s'intéresser à ce déferlement de décibels pesants, appuyés par une voix d'outre-tombe qui hurle des paroles traduisant le plus souvent des angoisses existentielles ou une rage bien sentie?

La réponse facile, clichée, associe ce style musical à une jeunesse en proie à un mal de vivre viscéral et qui s'enferme dans le sous-sol parental pour ruminer sa haine du monde extérieur. Au-delà des idées reçues, cet univers n'en constitue pas moins une culture aussi riche qu'intrigante et que font vivre des artistes authentiques et talentueux, mais aussi, bien sûr, quelques caricatures plutôt burlesques. Même le Québec compte une scène plus qu'active dans le domaine.

Réunir dans un seul livre *L'Histoire définitive du heavy metal* représente donc tout un défi de synthèse. Un tour de force réalisé par Ian Christie, fan inconditionnel du genre. Ce dernier fait naître le style musical un certain vendredi 13 février 1970, jour de la parution du premier album de Black Sabbath, le légendaire groupe d'Ozzy Osbourne.

Cette formation représente d'ailleurs l'archétype des artistes prédestinés pour donner dans le métal. Nés dans des milieux défavorisés, au cœur d'une ville industrielle sur le déclin, ils développent rapidement une haine de la société bien-pensante et une fascination



FABRICE COFFRINI
AGENCE FRANCE-PRESSE

Keery King, le guitariste du groupe Slayer

pour la magie noire, en plus de faire un pied de nez à la religion.

Fait à noter, le groupe a trouvé sa signature musicale en tentant de transposer en musique l'effet des films d'horreur. Le ton était donné. Et le son lourd, grave, on le doit en partie au guitariste de Black Sabbath, Tommi Iommi. Blessé aux doigts lors d'un accident de travail, il avait été forcé de réduire la tension de ses cordes. Le bassiste a suivi, abaissant la tonalité de son instrument. Le métal était né et, dès le départ, leurs riffs pesants plaisent. Il faut dire qu'à l'époque d'autres groupes avaient ouvert la voie, Cream, The Jimi Hendrix Experience et Led Zeppelin en tête.

Au cours des années 70, mais

encore plus au cours des deux décennies suivantes, les groupes se multiplient. Boudés ou méprisés par la presse, ils subissent aussi les hauts cris poussés par les associations parentales dénonçant les adeptes des *devil's horn*, des costumes extravagants et des cheveux longs.

Le livre de Christie trace justement la ligne temporelle tortueuse — ou plutôt l'arborescence — qui nous amène à aujourd'hui en traitant du parcours de tous les gros porteurs du flambeau: Judas Priest, AC/DC, Metallica, Def Leppard, Iron Maiden, Slayer, etc. Sans oublier les noms les plus amicaux, tels que Cannibal Corpse, Megadeth et Napalm Death.

Cette bible du métal s'adresse évidemment aux initiés, mais elle peut aussi donner aux plus curieux des idées d'albums à découvrir. Une suggestion? *Le Black Album*, de Metallica, disque phare du heavy metal s'il en est. Car le style vaut l'écoute, d'autant plus que les musiciens talentueux sont légion dans le heavy metal, quoi qu'en pensent les bonnes gens. Et le fait que ces groupes parviennent à attirer des foules considérables mérite qu'on tente de voir au-delà des clichés.

D'ailleurs, pour ceux qui n'ont pas envie de lire le livre, le documentaire *Metal: A Headbangers Journey* offre un bon survol du style, au-delà des idées reçues. Le documentariste, anthropologue de formation, porte un regard des plus pertinents sur un monde méconnu du grand public.

Le Devoir

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs des textes inédits de nouvelliers reconnus ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous à XYZ. La revue de la nouvelle

et recevez en prime (valeur 20 \$)
Le reste du temps (nouvelles)
de Esther Croft



N° 92 • Thème libre

1 AN / 4 NUMÉROS

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 25 \$	Canada 35 \$
Étranger 35 \$	Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 45 \$	Canada 65 \$
Étranger 65 \$	Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros

INDIVIDU	INSTITUTION
Canada 65 \$	Canada 95 \$
Étranger 95 \$	Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

Visitez notre site Internet:
www.xyzedit.qc.ca

Nom	
Adresse	
Ville	
Code postal	Tél.
Courriel	
<input type="checkbox"/> Joint <input type="radio"/> Chèque <input type="radio"/> Visa <input type="radio"/> Mastercard	
N°	Expire le
Signature	Date

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle

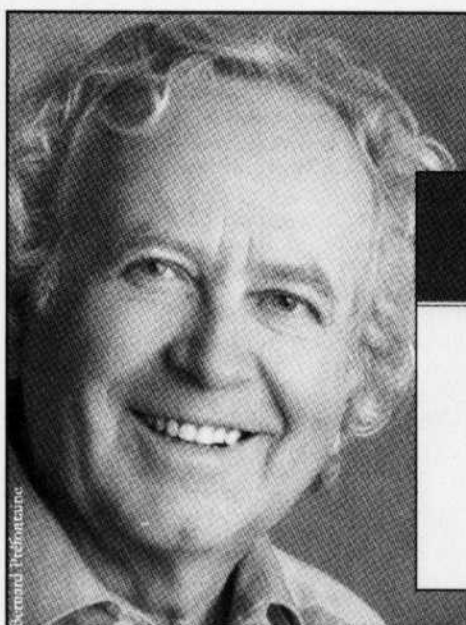
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 514.525.21.70 • Télécopieur: 514.525.75.37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jean-Marie Therrien Parole et pouvoir

Figure du chef amérindien en Nouvelle-France



272 pages, 14 dollars



Le Centre Paulines
vous convie à deux conférences

LES CONDITIONS D'HUMANITÉ
AUTOUR D'UNE PERSONNE MALADE
L'ACCOMPAGNEMENT EN FIN DE VIE

Un éclairage sur les sentiments
parfois difficiles qui sont en jeu

Rencontre avec

Line St-Amour

Psychologue du département d'oncologie
de l'Hôpital Notre-Dame

Patrick Vinay

Médecin de l'Unité de soins palliatifs
de l'Hôpital Notre-Dame

Mardi 20 novembre 19h30

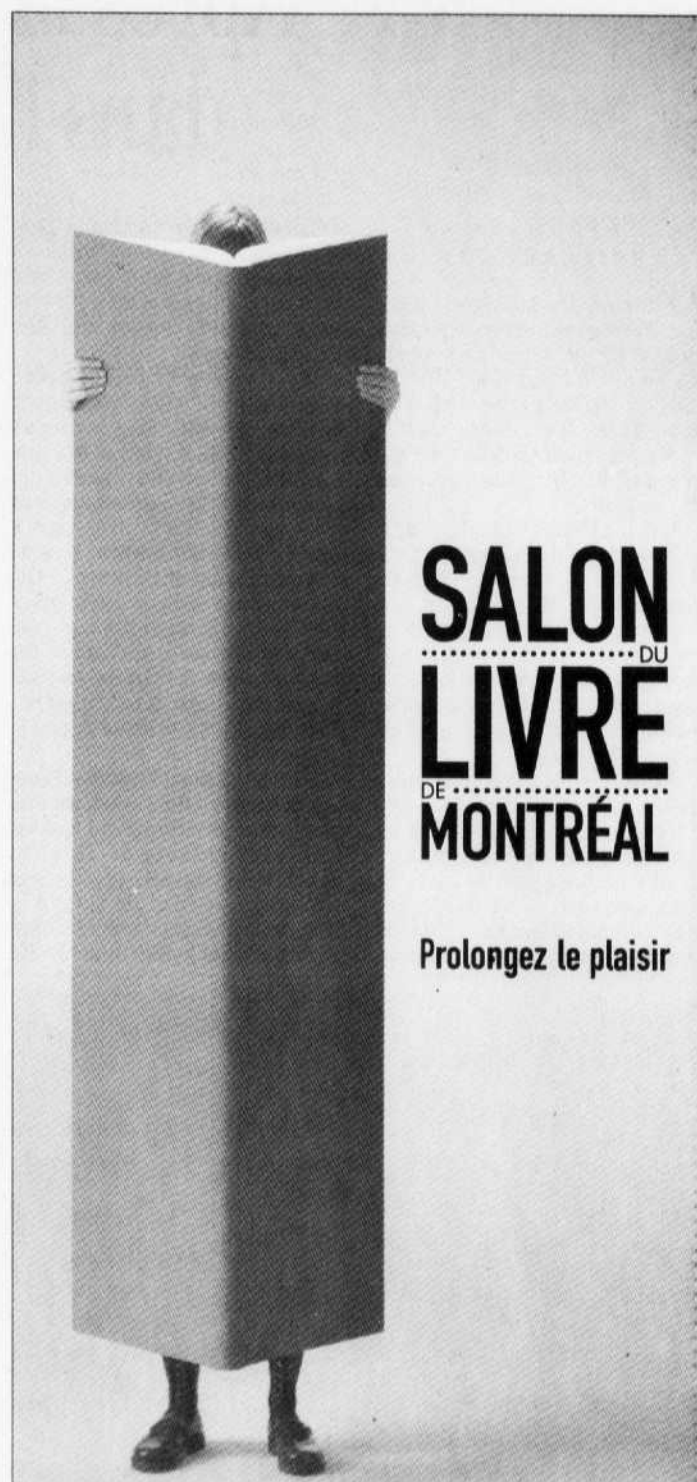
L'ALZHEIMER EN TRAIT D'UNION



Rencontre avec
Édith Fournier

Dimanche 25 novembre 14h

Centre Paulines (librairie indépendante, café-resto, salle de conférences)
2653 Masson (2^e), Montréal 514 849-3585
Contribution volontaire



SALON
DU
LIVRE
DE
MONTREAL

Prolongez le plaisir

14 15 16 17 18 19 NOVEMBRE 07 1 JOUR DE PLUS

NOUVEL HORAIRE

Mercredi 9h à 21h
Jeudi 9h à 21h
Vendredi 9h à 21h
Samedi 10h à 21h
Dimanche 10h à 19h
Lundi 9h à 16h

Matinées scolaires

Mercredi, jeudi et lundi 9h à 15h
Sur réservation

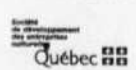
Adultes 8 \$ • Aînés 5 \$ • Étudiants 5 \$
Achat de billets via Internet 6 \$
Passport 10 \$

Garderie, Halte poussette
et Espace boîte à lunch sur place

Programmation complète sur
salondulivredemontreal.com

PLACE BONAVENTURE

800, rue de la Gauchetière Ouest, Montréal



Canada



LA PRESSE

ESSAIS

BEAUX LIVRES

Le Québec en images

La lente émancipation des femmes québécoises

ISABELLE PARÉ

Une image vaut mille mots, dit-on. Les photographies d'*Une histoire des femmes québécoises* racontent mieux que bien des manuels d'histoire la dure ascension que fut celle des femmes du Québec vers l'émancipation. Pas si lointaines, les images de ces femmes anonymes, encorsetées et entourées de curés, nous rappellent l'immense bond accompli en quelques décennies pour atteindre la liberté.

Après avoir produit *Une histoire du Québec en photos* (2006), Marie-Hélène André Bézier récidive et signe un nouvel ouvrage historique, choisissant cette fois de remonter le cours de l'histoire des femmes québécoises par le biais de clichés d'époque, des tout débuts de la photographie jusqu'à nos jours.

L'important ouvrage, qui comporte plus de cinq cents photographies, nous fait découvrir, grâce à une riche recherche d'archives, des pans oubliés de la réalité quotidienne des femmes du XIX^e et du XX^e siècle.

Plus qu'un simple parcours chronologique, la vie des Québécoises est présentée par le recours à divers

thèmes choisis à dessin par l'auteure pour faire écho aux carcans et modèles dans lesquels ont été longtemps confinées les femmes.

En commençant par *Les femmes qu'on aime*, ou encore par *C'est une fille*, ou *Pour le meilleur ou pour le pire*, les photos nous ramènent à un passé où les femmes se devaient avant tout d'être des enfants propres, dévouées, sages comme des anges, puis des épouses obéissantes, travaillantes, bigotes et reproductrices.

On retrouve entre autres des photos incroyables datant de la fin du XIX^e siècle de petites filles et de petits garçons habillés en communiant dès le plus jeune âge, photos qui illustrent à quel point le Québec tout entier étouffait sous la chape de la religion.

Omniprésente à la petite école, dans les rues, dans les fêtes, à l'hôpital, dans les loisirs, bref, l'Église est alors partout, du berceau à la tombe, dictant les moindres gestes de la vie quotidienne, et plus encore ceux des femmes.

D'étonnantes photos d'archives sur la famille et sur la vie à la petite école dans les régions illustrent la dureté de la vie à l'époque pour les enfants, qui naissent par dizaines de milliers lors de la «revanche des berceaux».

Même si le Québec n'a jamais compté autant de familles nombreuses qu'à cette époque, l'auteure nous rappelle combien à ce moment l'enfant est peu choyé, considéré comme un petit être qu'il ne faut pas trop gâter et vite «dresser» pour faire face aux durs labeurs. Une triste réalité imagée par des photos d'écoles de rang, où l'on ne retrouve que des enfants amaigris, âgés d'à peine six ou sept ans. Des photos qui frappent aussi par la césure constante instaurée entre filles et garçons, les premières étant rapidement confinées à la couture, à la cuisine et aux soins des enfants.

En marge, on remarque aussi au passage d'autres clichés historiques témoignant d'une réalité oubliée, dont ceux des immigrés allemands, autrichiens et hongrois envoyés dans des camps de prisonniers de Spirit Lake, en Abitibi, et des premiers colons envoyés en Abitibi dans de frustes maisons de bois rond!

Tout le chapitre *Entrer en religion* retrace l'importance des communautés religieuses dans l'évolution québécoise, des centaines de congrégations que plus de 45 000 femmes avaient rejointes avant la Révolution tranquille, par vocation ou pour tout simplement échapper aux grossesses nombreuses et aspirer à une certaine éducation.

Il faut attendre l'après-guerre avant de voir poindre dans ce concentré de clichés quelques exemples d'émancipation, surtout dans les villes. Les premières adeptes du YMCA, des images de cours de gymnastique à l'université McGill, ou celles d'écoles de la nage synchronisée dans les bains publics à Montréal en 1950 témoignent de la lente libéralisation des mœurs, qui permet enfin aux femmes de participer à des activités physiques et de quitter la maison pour enfin goûter aux premières activités de loisir.

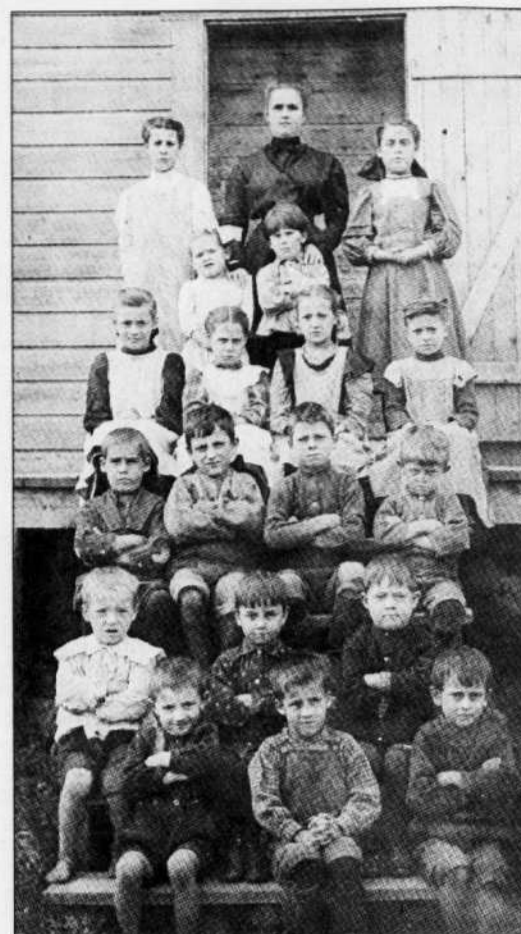
Des images uniques, dont celles de pionnières comme Mathilde Massé (1871) de Rivière-Ouellet, la première femme à obtenir le droit d'exercer la médecine (diplômée à Saint-Paul, Minnesota), ou Anne-Marie Langstaff (1914), la première diplômée de droit de l'université McGill, témoignent des incroyables efforts déployés par ces femmes pour échapper au destin qui attendait la plupart de leurs consœurs.

Bref, un livre riche et révélateur d'un passé difficile, à feuilletter comme un grand album de famille, pour s'étonner de cette vie que menaient nos grands-mères et arrière-grands-mères et, surtout, pour mieux apprécier le long chemin parcouru vers cette liberté... gagnée pouce par pouce.

Le Devoir

UNE HISTOIRE DES FEMMES QUÉBÉCOISES

Marie-Hélène André Bézier Fides, Montréal, 2007, 334 pages



SOURCE FIDES

À l'école de rang de Courcelles, en Beauce, vers 1920.



SOURCE FIDES

Une famille de Saint-Elzéar, en Gaspésie, vers 1940

Après la catastrophe: portrait des juifs dans l'Allemagne de l'après-guerre

STÉPHANE BAILLARGEON

L'humoriste caustique Pierre Desproges a tracé le portrait au fusil de plusieurs personnalités de notre temps. Le Québécois, en soi, fait partie de la liste honorifique. Il est décrit comme un Bérichon en Cadillac, ce qui ne serait pas trop flatteur, mais bon, passons.

Rendu à Daniel Cohn-Bendit, le trublion de la chienlit de 68, Desproges dit à peu près que le monsieur est juif et Allemand et que de nos jours, franchement, ça ne se fait pas. Depuis la honteuse et abyssale catastrophe que l'on sait, il faut choisir: soit l'un, soit l'autre, soit juif, soit Allemand, mais les deux à la fois, ça, non.

Dany le Rouge apparaît bien sûr dans *L'impossible Retour*, cette troublante, touchante et tarabandante histoire des juifs installés en Allemagne après la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Ses deux parents allemands, libéraux de gauche, juifs et agnostiques,

s'étaient réfugiés en France pendant que les nazis les traquaient comme de la vermine, eux et leur malheureux sembla-bles, partout sur le continent devenu criminellement dément.

Daniel y est né en 1945. Son père avocat rentra à Francfort quelques années plus tard tandis que sa mère continuait son boulot d'économiste à Paris, au lycée Maimonide. Dany et son frère Gaby voyageaient d'un parent à l'autre, d'un pays à l'autre. «On n'était pas ravis de se retrouver à Francfort», raconte-t-il à Olivier Guez à propos de son premier voyage en Allemagne, à huit ans. On avait conscience de l'histoire. On se baladait dans les rues, on observait les gens et tous ceux qui n'avaient par l'air net, on les considérait comme des nazis.

Son gentil papa l'inscrit à l'école alternative Oldenwald, un établissement mythique qui a aussi formé les enfants de Thomas Mann et le regretté professeur Klibansky de McGill. Quand la France va expulser Daniel Cohn-Bendit devenu leader de la révolte

de Mai, les jeunes français vont défilier dans la rue avec des affiches proclamant: «Nous sommes tous des juifs allemands!»

Le livre en présente bien d'autres, des vrais, qui ont pour la plupart choisi de s'installer au «pays des meurtriers», souvent faute d'une autre solution, parfois pour faire un grand pied de nez à l'histoire, la grande, avec une hache. À la prise du pouvoir par Hitler, le Reich comptait environ 600 000 juifs, dont 160 000 à Berlin. Il n'en restait que 14 000 à la fin du massacre, dont la moitié dans la capitale. Des juifs rescapés de l'Est vont regonfler les rangs en trouvant refuge en Allemagne. Ils seront 150 000 déportés d'origine juive en 1946 parqués de nouveau dans des camps comme celui de Zeilshheim, en Bavière. À sa fermeture, en 1948, une fois la plupart des pensionnaires partis pour Israël, 80 juifs restèrent en Allemagne, souvent par dépit, parce que leurs proches ou eux-mêmes étaient trop faibles pour voyager.



VINCENT KESSLER REUTERS Daniel Cohn-Bendit

Terre d'immigration

L'Allemagne est aujourd'hui la première terre d'émigration juive en Europe. Après la chute du Mur, environ 200 000 juifs de l'Est ont traversé vers l'ancien Reich, comme des naufragés reprendraient la mer. Le feuilleton de leur aventure et de celles de leurs

prédécesseurs se présente et se lit comme un long reportage agrémenté de digressions sociologiques et historiques.

Olivier Guez parle souvent au je, par exemple quand il raconte ses rencontres avec les vingt et cent personnages fascinants de cette chronique hallucinée. Son livre permet de prendre la mesure d'un monde englouti et de suivre les tentatives, sinon pour en reconstruire des pans, au moins pour en témoigner. Livre de mémoire et mémoire du peuple du Livre, *L'impossible Retour* convoque aussi bien Hannah Arendt que Theodor Adorno, les «rémigrés» venus chercher fortune en RFA comme les juifs communistes installés en RDA, les artistes comme les politiciens, les écrivains comme les juristes.

Les chapitres les plus passionnants présentent le jeu complexe de la mémoire allemande avec son honteux passé. Ils s'attardent par exemple aux premiers procès de SS et au choc causé par la diffusion de la série télé *Holocauste* à la fin des années 1970. Aujourd'hui, contrairement à la Russie, incapable de franchise et de repentir pour son propre totalitarisme, l'Allemagne assume son passé, qui la hante comme un cauchemar récurrent.

Le livre se ferme sur l'histoire de Lola Waks. Toute sa famille a péri dans les camps. Elle, la survivante, est restée à Berlin. De la réconciliation, cette juive allemande malgré elle n'a franchement rien à faire. Au contraire, elle explique être demeurée sur place pour crier haut et fort qu'elle est, pour faire honte à ses anciens tortionnaires dans une sorte de guerre psychologique permanente.

«Je n'ai jamais eu d'amis allemands», dit-elle. Jamais. Pour moi, les Allemands seront éternellement coupables. Les Polonais et les Ukrainiens aussi. D'ailleurs, je ne crois pas aux changements de l'Allemagne ni au travail de mémoire. Ce sont des légendes. Tant que la génération des victimes et des bourreaux sera là, le conflit durera toujours. Jusqu'au dernier souffle du dernier survivant.»

Le Devoir

L'IMPOSSIBLE RETOUR UNE HISTOIRE DES JUIFS EN ALLEMAGNE DEPUIS 1945

Olivier Guez Flammarion Paris, 2007, 336 pages

94.3 CHYZ.ca & BONSOUND PRÉSENTENT:

MALAJUBE DIRTY TRICKS

YOU SAY PARTY! WE SAY DIE!

JEUDI 16 DÉCEMBRE 2007 20h30
15\$ (PRÉVENTE) 18\$ (À LA PORTE)
GRAND SALON
UNIVERSITÉ LAVAL
BILLETTS EN VENTE À CHYZ (G.L.)
ET CHEZ PLATINE 565-B, St-Jean!

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ, LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

entre les lignes

3 ans de plaisirs de lire partagés!

À ne pas manquer dans cette édition: un grand dossier sur LA LITTÉRATURE ET LA POLITIQUE

En kiosque dès maintenant!

Bulletin d'abonnement

Remplir et retourner à: Les éditions Entre les lignes Téléphone: 514.526.2620
2177, rue Masson, bureau 411, Montréal (Québec) H2H 1B1 Télécopieur: 514.526.4111

Oui, je m'abonne au magazine *Entre les lignes*.*
 Oui, j'abonne un(e) de mes ami(e)s au magazine *Entre les lignes*.*

Cadeau de: _____ Tél.: _____
 4 numéros / 1 an: 20,00 \$ + tx = 22,79 \$ (institutions: 22,00 \$ + tx = 25,07 \$)
 8 numéros / 2 ans: 35,00 \$ + tx = 39,88 \$ (institutions: 40,00 \$ + tx = 45,58 \$)

Nom: _____ Prénom: _____
Adresse: _____
Ville: _____ Province: _____ Code postal: _____
Tél. rés.: _____ Tél. bur.: _____
Courriel: _____

Mode de paiement:
 Chèque ou mandat à l'ordre de: Les éditions Entre les lignes Visa MasterCard

N° carte de crédit: _____
Date d'expiration: _____ Date: _____
Signature: _____

* L'ABONNEMENT DÉBUTERA AVEC L'ÉDITION VOL 4 N° 3 - MARS 2008.

ESSAIS

Faut-il décentraliser le Québec?



Louis Cornélius

Les membres de la Coalition pour un Québec des régions avaient fort à faire pour me convaincre du bien-fondé de leur plaidoyer en faveur d'une «deuxième Révolution tranquille, axée sur la réappropriation du territoire et de la gouvernance par les citoyens et les communautés». Y sont-ils parvenus en publiant *Libérer les Québécois. Décentralisation et démocratie*? Mon scepticisme, pour l'heure, demeure.

Le discours sur la décentralisation a beau être à la mode, à gauche comme à droite au Québec, il ne parvient pas à me convaincre de sa pertinence ni à ébranler mes convictions jacobines. La Coalition pour un Québec des régions se situe plutôt sur la gauche du spectre politique et refuse le populisme décentralisateur néolibéral à la sauce adéquate. Ses propositions, toutefois, restent floues et, à mon avis, peu susceptibles d'améliorer réellement la démocratie québécoise.

S'ils reconnaissent que la centralisation de l'État québécois, à l'époque de la Révolution tranquille, «a permis à la nation québécoise de s'émanciper et d'accéder à l'égalité pour tous et à la démocratie», les membres de la Coalition, surtout Roméo Bouchard et Gil Courtemanche, affirment maintenant que, «après avoir donné vie aux régions, la centralisation, pour être logique avec elle-même dans son souci d'égalité et de démocratie, doit se dissoudre pour permettre à cette identité vigoureuse de s'épanouir».

Cette logique, loin d'être évidente, ne sera pourtant jamais vraiment explicitée. Bouchard a raison, bien sûr, de se préoccuper du dépeuplement des villages et des régions périphériques et de plaider en faveur d'une politique d'occupation du territoire d'un bout à l'autre, mais on ne voit pas précisément de quelle manière une vaste entreprise de décentralisation de l'État québécois constituerait une réponse valable à ces enjeux.

Bouchard, par exemple, prétend que «la décentralisation démocratique et solidaire peut permettre de lutter efficacement contre les disparités régionales et le déclin des régions périphériques». Cette affirmation a tout pour surprendre quand on considère que, en matière de services essentiels comme la santé et l'éducation notamment, c'est exactement le processus inverse, c'est-à-dire la centralisation, qui a permis d'établir une certaine équité interrégionale.

Prenons juste un exemple, celui de la répartition des effectifs médicaux sur le territoire québécois. Sans la contrainte étatique, peut-on croire que les régions éloignées

des grands centres seraient mieux servies à cet égard? La même logique, me semble-t-il, s'applique au système d'éducation. N'est-ce pas sa centralisation qui permet à tous les enfants québécois d'obtenir l'assurance qu'ils bénéficieront, peu importe où ils habitent, de services d'égalité qualité? La récente ouverture gouvernementale aux initiatives locales en ce domaine montre justement, en engendrant la multiplication d'une foule de projets particuliers qui fragmentent le réseau et affectent les classes régulières, que la décentralisation peut avoir plus d'effets pervers que d'effets démocratiques.

Roméo Bouchard a prévu ces critiques et compte les réfuter en faisant appel à la nécessité de «certaines politiques nationales, qui définissent les grands objectifs et les choix de société [et qui] doivent s'appliquer à tous les ministères et à toutes les instances publiques, aussi bien locales, régionales que nationales». Il évoque, par exemple, le développement durable, la lutte contre la pauvreté, le respect de la Charte des droits et libertés et celui de la loi 101. Mais que décentralise-t-on, alors, et vers quelles instances?

Les membres de la Coalition ne répondent pas clairement à ces questions. Certains souhaitent une décentralisation vers les municipalités, d'autres vers les MRC et d'autres encore vers les régions comme telles. Il s'agit, disent-ils, d'appliquer le principe de proximité selon lequel «la responsabilité d'un service public [doit être] confiée au palier de gouvernement le mieux placé pour le fournir à meilleur coût à la population». On imagine déjà les interminables querelles qui s'annoncent. Acceptons tout de même l'hypothèse que les MRC, qui semblent avoir la cote, remportent la mise et soient investies de l'essentiel des nouveaux pouvoirs. Elus au suffrage universel (ce qui n'est pas une mauvaise idée, même dans le contexte actuel), les préfets deviendraient donc de nouveaux joueurs importants de la scène démocratique québécoise. Qu'y gagneraient les citoyens, au juste, à part un nouveau palier de pouvoir qui viendrait s'ajouter aux instances municipales, provinciales et fédérales? Un désir renouvelé de l'engagement démocratique qui «est un travail, une tâche, un engagement sinon quotidien du moins permanent», pour reprendre les mots de Gil Courtemanche? Rien n'est moins sûr. A multiplier les paliers de gouvernance, on risque plutôt d'épuiser leur sens civique, de diluer leur énergie critique et de leur présenter des candidats de moins en moins inspirants (voir les cas de la démocratie scolaire et du système municipal montréalais). Plus grave encore, on risque de fragmenter la solidarité nationale, pourtant si nécessaire dans une petite nation comme la nôtre, soumise à une autre qui ne demande pas mieux.

Pour quels bénéfices?

Tout ça pour obtenir quels bénéfices? La Coalition formule bien

quelques vœux pieux, mais elle ne parvient jamais à répondre clairement à cette question. L'ex-péquistes et ex-adéquate André Larocque suggère, par exemple, que, «une fois établies certaines normes nationales», l'éducation et la santé devraient être laissées à l'initiative des régions. Il ne dira pas, toutefois, ce qu'elles devraient en faire exactement et par quel miracle cela améliorerait le sort des citoyens concernés. Nous ne sommes pas loin, ici, de la pensée magique. Larocque, par ailleurs, donne l'exemple de Guy Laliberté et affirme que «cette époustouflante réussite qu'est le Cirque du Soleil n'est pas née de la planification stratégique de l'État québécois». En effet. Et puis après? Quel est le rapport avec la décentralisation? Le Cirque n'est pas né non plus de la planification des instances régionales et, à ce qu'on sache, l'État central ne l'a pas empêché d'émerger?

Je ne vois pas trop, finalement, où les membres de la Coalition pour un Québec des régions veulent en venir. Je partage leur souci de dynamiser toutes les régions du Québec, mais je pense qu'ils empruntent une voie de garage. Leur plaidoyer en faveur d'un mode de scrutin proportionnel mérite la discussion, mais leur parti pris décentralisateur, quoi qu'il aurait pu en penser René Lévesque, que ces gens citent beaucoup, m'apparaît indéfendable d'un point de vue souverainiste et social-démocrate. L'État québécois mérite assurément de sévères critiques. Ces dernières, toutefois, devraient viser à le rendre plus fort et plus juste et non à l'affaiblir.

louisco@sympatico.ca

LIBÉRER LES QUÉBÉCS

DÉCENTRALISATION ET DÉMOCRATIE

Coalition pour un Québec des régions
Ecosociété
Montréal, 2007, 184 pages

Cyrano de l'Outaouais

LOUIS CORNELIUS

De Jos Montferrand (1802-1864), les livres d'histoire officiels ne retiennent presque rien. Il est vrai que les sources, à son sujet, sont minces. On dispose de son extrait de naissance et de son acte de décès, de même que d'une note manuscrite datée de 1859 et d'un portrait, mais c'est tout. Le reste appartient à la légende et à la tradition orale.

Cela, d'une certaine façon, n'a rien pour déplaire au journaliste Mathieu-Robert Sauvé. En 2005, en effet, il déplorait, dans un essai intitulé *Echecs et mâles, du marquis de Montcalm à Jacques Parizeau, de Montcalm à Jacques Parizeau*, la rareté des héros masculins québécois. Le personnage en friche qu'est Jos Montferrand lui offrait donc une chance inespérée d'en dessiner un à la mesure de ses souhaits.

Il ne s'est pas privé. Contrairement à la plupart des titres publiés dans la collection «Les grandes figures» de XYZ éditeur, le *Jos Montferrand. Le géant des rivières* que signe

Sauvé fait la part belle à la pure fiction. Montferrand n'a pas de biographie officielle? Sauvé lui en invente une à sa légendaire hauteur. Bûcheron, contremaître de chantier et voyageur sur la route de la fourrure entre Lachine et Fort William (Thunder Bay), le «roi de l'Outaouais» apparaît dans ces pages comme un géant généreux, sans peur et sans reproche, qui allie une force herculéenne au goût de la lecture.

La légende veut que celui qui avait l'habitude d'estampiller son travail au plafond des tavernes ait vaincu, à mains nues, cent cinquante Irlandais sur le pont de Bytown (Ottawa). Aussi, à travers un récit d'aventures qui dépeint Montferrand en surhomme sympathique, Sauvé lui prête une histoire d'amour avec une fictive cousine prénommée Roxane, le transformant ainsi en un «Cyrano de Gatineau». Si les deux personnages ont su vaincre, grâce à leur «envergure phénoménale», plus de cent hommes chacun en un seul combat, pourquoi n'auraient-ils

pas connu, de même, une semblable flamme platonique? Les légendes, n'est-ce pas, sont faites pour être enrichies, et l'analogie exploitée par Sauvé en ces pages est de très bon aloi.

«L'historien Jean Provencher, écrit Sauvé, rappelle que la valorisation de la force physique est un trait commun aux petits peuples soumis à une autorité extérieure.» Aujourd'hui, nous savons bien que cela ne suffit pas, que là n'est pas l'essentiel. C'est la raison pour laquelle, s'il est toujours fort, le Montferrand de Sauvé est aussi lecteur (il semble que le vrai était au moins un peu lettré) et doucement amoureux. Un vrai héros, quoi.

Collaborateur du Devoir

JOS MONTFERRAND

LE GÉANT DES RIVIÈRES
Mathieu-Robert Sauvé
XYZ
Montréal, 2007, 192 pages

Un livre couci-couça sur Jean Derome

SERGE TRUFFAUT

Le livre que la maison d'édition Varia consacre au musicien Jean Derome se veut beau. Et alors? Il l'est. Sur ce flanc, celui de l'iconographie, le photographe Richard-Max Tremblay mérite trois coups de chapeau et autant de bravos. Par contre, pour ce qui est du texte signé par Dyane Raymond, il en va tout autrement.

Ce n'est pas qu'il soit mal écrit, mais il vous a un p'tit parfum «structuralo-épistémocréationniste» qui tape sur les nerfs. C'est une écriture qui se regarde écrire. En clair, un style qui dispense du... vide.

Un exemple? «L'œuvre, dans le bruissement qu'elle opère, réunit le froissement de la cellophane qui enveloppait les fleurs posées sur la table de la cuisine et l'âme riche, complexe des instrumentistes. Ces poésies sonores sont délibérément difficiles d'accès. Il y a effectivement danger. On doit faire l'effort de franchir la rampe, l'effort de passer à travers une pensée qui nous renverse; inventer

une nouvelle façon de respirer quand on se croit au bord de l'asphyxie.»

C'est bien dommage, car le sujet est un grand sujet. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter les nombreux albums que Derome a enregistrés pour l'étiquette dont il est le cofondateur. Il s'agit évidemment d'Ambiances magnétiques. Toujours est-il que le catalogue construit au cours des trois dernières décennies a ceci de très riche que Derome est un saxophoniste-compositeur aussi éclectique que prolifique.

A cause de cela, ou plutôt en raison de cette richesse, il aurait été pertinent de proposer un texte beaucoup plus informatif que celui imprimé. Un texte rappelant les débuts de Nébu puis les épisodes de la GUM (Grand Urkestre de Montréal, alias Guérilla urbaine musicale), l'étroite collaboration avec le guitariste René Lussier, les musiques de films, etc.

Heureusement, il est question des Dangereux Zhoms, de Georges Percé et du trio Derome, Guilbeault, Tanguay. Mais... mais c'est trop peu, trop maigre. Tenez, sur le trio, on

peut lire ceci: «Le trio Derome, Guilbeault, Tanguay a été fondé parce que ces trois-là aiment jouer ensemble, jouer ensemble du jazz, et qu'il importe par ailleurs qu'ils soient nommés, individuellement, afin de les entendre d'une autre oreille, de mieux comprendre leur caractère distinct et rebelle. Musique de vive obscurité et d'aube effilée, où l'improvisation tient une large part [...]»

Bon. C'est tout simple. Achetez ce livre pour les clichés de Richard-Max Tremblay et procurez-vous un des deux disques enregistrés par le trio ou encore le DVD réalisé lors du Off Festival de jazz. Ça vaut une ribambelle de chandelles.

Le Devoir

JEAN DEROME

L'HOMME MUSIQUE
Texte de Dyane Raymond
Photos de R. M. Tremblay
Editions Varia
Montréal, 2007, 55 pages

SÉANCES DE SIGNATURE AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Pour la première fois à Montréal
MARY et CAROL HIGGINS CLARKSamedi 17 novembre 15h00 à 17h00
Dimanche 18 novembre 13h00 à 15h00

BERNARD WERBER

Jeudi 15 novembre 16h00 à 17h00
19h00 à 20h00
Vendredi 16 novembre 16h00 à 17h00
19h00 à 20h00
Samedi 17 novembre 13h00 à 15h00
Dimanche 18 novembre 15h00 à 17h00

DENISE BOMBARDIER

Vendredi 16 novembre 19h00 à 20h00
Samedi 17 novembre 11h00 à 12h00
14h00 à 15h00
Dimanche 18 novembre 11h00 à 12h00

JACQUES SALOMÉ

Jeudi 15 novembre 17h00 à 20h00
Vendredi 16 novembre 14h00 à 16h00
19h00 à 20h00
Samedi 17 novembre 11h00 à 12h00
Dimanche 18 novembre 11h00 à 12h00Venez nous rencontrer au
Albin Michel Stand 102

Tout sur la littérature et les auteurs québécois

Abonnez-vous à

Lettres québécoises

le magazine de l'actualité littéraire depuis 1976

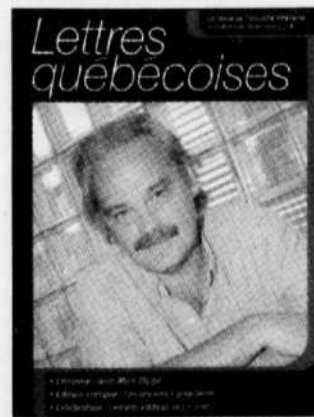
et recevez en prime (valeur 23 \$)

La gare (roman)

de Sergio Kokis

S'abonner à *Lettres québécoises*, c'est participer à la pérennité de notre littérature.

Merci de nous encourager!



1 an / 4 numéros

INDIVIDU Canada 25 \$
Étranger 35 \$
INSTITUTION Canada 35 \$
Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros

INDIVIDU Canada 45 \$
Étranger 65 \$
INSTITUTION Canada 65 \$
Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros

INDIVIDU Canada 65 \$
Étranger 95 \$
INSTITUTION Canada 95 \$
Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 128 • ENTREVUE: JEAN MARC DALPÉ

Nom	
Adresse	
Ville	
Code postal	Tél.
Courriel	
Ci-joint	<input type="radio"/> Chèque <input type="radio"/> Visa <input type="radio"/> Mastercard
N°	Expire le
Signature	Date

Retourner à: Lettres québécoises

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Téléphone: 514.525.95.18
Télécopieur: 514.525.75.37 • Courriel: info@lettresquebecoises.qc.ca • www.lettresquebecoises.qc.ca

LIVRES

ESSAI

David Suzuki: être humble devant la planète

ALEXANDRE SHIELDS

Le Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat doit rendre public aujourd'hui un rapport qui présentera une analyse de leurs travaux publiés depuis le début de l'année. Leurs conclusions sont déjà connues: ça va mal, très mal. Tous les indicateurs environnementaux sont dans le rouge. Déjà, lundi, Yvo de Boer, secrétaire exécutif de la Convention de l'ONU sur le climat, a donné le ton en soutenant que «ne pas reconnaître l'urgence de ce message et la nécessité d'agir contre les changements climatiques ne serait rien moins que criminel et irresponsable».

Dans ce contexte, la nouvelle édition de *L'Équilibre sacré*, de David Suzuki, communicateur vedette au Canada anglais, tombe à point. L'auteur dénonce notre mode de vie essentiellement consumériste et l'attribue essentiellement à un manque total d'humilité de l'être humain devant une nature dont il ne saisit absolument pas la complexité. Ce «tissu de vie» dont l'être humain s'est coupé, mais qu'il doit redécouvrir. Il en va de sa survie.

L'Équilibre sacré ne serait que le dernier exemple en date d'une longue série de livres consacrés aux menaces environnementales pesant sur l'humanité, si le biologiste n'y revenait pas à juste titre l'histoire de l'évolution, et ce, sans renier le côté spirituel — certains diront «flair bleue» — de sa pensée écologiste. Le programme est vaste, mais on ne peut plus digeste. Généticien de formation, David Suzuki est surtout connu pour ses talents de vulgarisateur — il anime l'émission *The Nature of Things* depuis 1979, une émission diffusée sur les ondes de la CBC, mais aussi dans environ 50 pays.

Après quelques décennies passées à tenter de saisir la relation malsaine que nous entretenons avec la planète, David Suzuki en retient surtout que nous ne comprenons à peu près rien d'elle. «Ce n'est pas demain que nous serons en mesure d'avancer un début d'hypothèse sur la manière de maîtriser les systèmes naturels, spécialement ceux aussi complexes que les forêts, les marais, les prairies, les océans ou les atmosphères. Le prix Nobel Richard Feynman a un jour observé que chercher à comprendre la nature par la science, c'est comme chercher à déduire les règles des échecs en suivant le déroulement d'une partie — mais sans jamais voir plus de deux cases de l'échiquier à la fois.»

Pourtant, les alchimistes que nous sommes n'ont pas hésité à s'arroger tous les droits pour forger notre propre vision de l'évolution: la croissance économique éternelle. Maintenant que cette «démence collective suicidaire» est vouée à l'échec, écrit Suzuki, comme le prouvent jour après jour de multiples indicateurs, la primauté de la protection de l'environnement n'est toujours qu'une vue de l'esprit.

Comment ne pas penser aux propos des conservateurs de Stephen Harper lorsqu'il écrit que «certaines personnes croient qu'on ne peut se payer un environnement sain que dans le cadre d'une économie forte, alors qu'en fait c'est le contraire: la biosphère est ce qui nous donne la vie et de quoi assurer notre subsistance. Les êtres humains et leurs économies doivent trouver leur place au sein de l'environnement. L'axiome économique selon lequel la croissance infinie serait non seulement possible mais nécessaire est suicidaire pour toute espèce vivant dans un monde fini».

Nécessaire humilité

S'il semble impossible d'assurer la primauté des considérations écologiques sur de toutes les autres, cela tient, selon l'auteur, à un manque d'«humilité» devant cette planète où la vie existe tout de même depuis 3,8 milliards d'années. Il consacre d'ailleurs une bonne partie de son ouvrage à décrire l'histoire de ces éléments «sacro-saints» que nous tenons pourtant pour acquis: l'eau, l'air et le sol. Il décrit en outre l'extraordinaire biodiversité — dont une bonne part demeure inconnue — qui a rendu la vie possible, et ce, bien avant l'homme sapiens.

Ainsi, explique David Suzuki, il nous importe d'avoir «l'humilité de reconnaître qu'il nous reste encore beaucoup à apprendre; le respect qui nous permettra de protéger et de restaurer la nature; l'amour qui portera nos regards vers de lointains horizons, bien au-delà des

prochaines élections, des prochains chèques de paye ou dividendes d'actions.» Surtout, ajoute-t-il, «reconnaître et accepter nos limites avec humilité marquerait le commencement de la sagesse et l'amorce d'un espoir, celui que nous redécouvrons un jour notre place dans l'ordre naturel des choses.»

L'être humain n'est, après tout, qu'une créature relativement récente. Si le constat va de soi, il est néanmoins difficile d'imaginer une humanité soudainement humble, responsable et reconnaissante. Tout tend vers le contraire. Le capitalisme n'a-t-il pas développé cette «obsolescence planifiée» qui permet à l'économie de marché de se maintenir et de croître sans cesse? Dans ce contexte, comment imposer des limites à des pays comme la Chine ou l'Inde? Pourquoi n'auraient-ils pas le droit d'aspirer à un niveau de vie aussi élevé que le nôtre?

Pour tenter de sortir de cette course «au plus possédant», Suzuki propose de redonner un sens «sacré» à l'interdépendance complexe qui existe entre tous les êtres vivants. «Un monde qui n'est que matériaux bruts, ressources, matière inanimée destinée à être transformée en bien, n'a en soi rien de sacré», souligne-t-il. D'où la nécessité de renouveler notre regard. «Le monde fait des tas de choses: il boucle le cycle de l'eau, forme le sol, fait pousser les champignons, crée les bactéries, produit l'or, le rayonnement électromagnétique, etc. Et, à travers nous, il devient conscient. Si nous pouvions voir (aussi clairement que nous le voyions jadis) que notre conversation avec la planète est réciproque, mutuellement créatrice, nous ne pourrions nous empêcher de marcher prudemment dans ce champ de sens.»

Le sexagénaire n'offre pas de programme précis pour sortir de la crise environnementale, mais plutôt 350 pages de pistes de réflexion. Si certains constats relèvent du cri du cœur déjà entendu, l'ensemble n'en présente pas moins une synthèse rigoureuse menée avec sensibilité. Il s'agit aussi, et surtout, d'un appel à la découverte, à la curiosité, à un sursaut d'humanité. «Nous avons de la chance de nous être développés au moment où la diversité biologique était au plus haut niveau jamais atteint. Les futures générations humaines n'auront pas autant de chance: la présente crise d'extinction est sans précédent; jamais une espèce n'a été à elle seule responsable d'une perte de diversité aussi monumentale. En vérité, les êtres humains sont l'élément catalyseur de la sixième extinction massive sur Terre.»

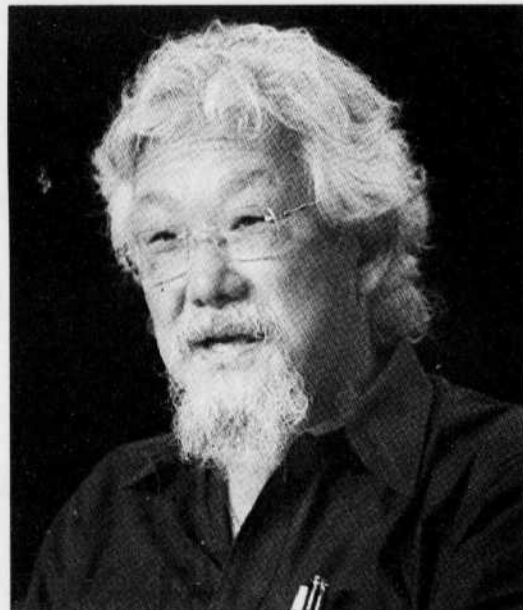
Le Devoir

L'ÉQUILIBRE SACRÉ

David Suzuki

Boréal

Montréal, 2007, 432 pages



TED KOROL REUTERS

Suzuki propose de redonner un sens «sacré» à l'interdépendance complexe qui existe entre tous les êtres vivants.

BÉDÉ

Le succès de l'insolence et du mauvais goût

Une entrevue avec Michel Ledent alias Midam

FABIEN DEGLISE

Quatre millions. Le chiffre est insolent. Avec raison: c'est le nombre d'exemplaires vendus à ce jour sur planète des aventures de Kid Paddle, ce petit garçon impertinent, adepte des jeux vidéo, de la douce subversion et des situations cocasses.

Au cœur de cette série de bédé jeunesse la plus appréciée au Québec, avec *Le Petit Spirou*, *Garfield* et *Titeuf*, ce sympathique personnage débarque en ville cette semaine avec un onzième titre et avec son père, Michel Ledent alias Midam. Un occasion en or pour chercher à comprendre, avec son géniteur, le succès étonnant de ce *serial player*, comme l'appelle les européens.

«C'est clair qu'après des dizaines d'années de *Boule et Bill*, le public avait besoin de quelque chose de plus rugueux dans l'humour», lance-t-il à l'autre bout du fil. *Le Devoir* l'a joint en Belgique la semaine dernière peu de temps avant son départ pour Montréal, où il est venu rencontrer ses fans dans le cadre du Salon du livre, cuvée 2007. «Quand on regarde les succès bédés en Europe en ce moment, on le voit bien. L'irrévérence est désormais partout.» Et finalement, on ne peut que s'en réjouir.

Exit donc le mielleux des Lagaffe et des Schtroumpfs, ou encore la gentille finesse d'Astérix, l'époque est désormais propice à l'insolence et au mauvais goût, avec lesquels Kid Paddle semble très bien composer, merci. En attendant, *Le Retour de la momie qui pue qui tue* (Dupuis) — c'est le titre de ses dernières frasques —, le p'tit gars, né dans les pages du magazine *Spirou* en 1992, le prouve une onzième fois de plus.

Comment? En essayant de resquiller pour entrer au cinéma, en malmenant les poupées de sa sœur et, surtout, en fabulant constamment son quotidien pour se placer, mentalement s'entend, dans des environnements loufoques, surréalistes et hautement critiques qui permettent à Midam de régler ses comptes avec les petits travers de sa vie. Du moins est-ce l'impression que ça donne.

«Distiller mes fantômes»

«Vous avez raison», confirme l'auteur, tout en se débattant avec une bouteille d'eau qu'il n'arrive pas à ouvrir d'une seule main, l'autre tenant le combiné téléphonique. «Écrire cette série, c'est thérapeutique. Ça me permet de distiller mes fantômes.»

La quête de la santé par la consommation de fruits et de légumes en fait certainement partie. «On nous bassine ici pour manger sain, poursuit le créateur de Kid Paddle. Mais quand on arrive à l'épicerie, on est incapable de mettre des légumes dans les sacs en plastique qu'on nous propose au rayon frais parce qu'on n'arrive pas à les ouvrir. Pourquoi ne pas payer des ingénieurs pour régler ce problème?»

Page 20 du tome 11, le père de Kid pète d'ailleurs les plombs avec ces petits sacs, dans une planche savoureuse qui exprime à merveille la magie cultivée par ce petit héros qui fait sourire autant les enfants, en articulant des préoccupations qui sont les leurs, que les parents qui se retrouvent facilement dans plusieurs exaspérations exprimées par le fils et son père. Comme dans cette scène de restaurant débile mentale, comme dirait l'autre, où papa rosse un serveur chinois qui n'a pas apporté la bonne commande!

Le Devoir

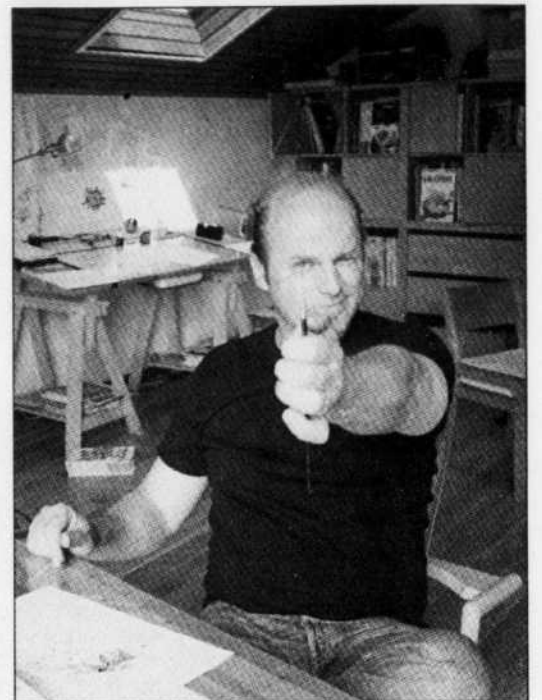
KID PADDLE

T11: LE RETOUR DE LA MOMIE QUI PUE QUI TUE

Midam

Dupuis

2007, Bruxelles, 46 pages



© PHILIPPE CAUVIN

Michel Ledent alias Midam à sa table de travail

«C'est peut-être le secret, s'il devait y en avoir un, résume Midam. Kid Paddle vient répondre aux besoins d'une sorte de pré-adolescence, période de la vie où on entre dans une sorte de rébellion esthétique en n'aimant pas ce que les vieux aiment. En même temps, quand j'ai créé ce personnage, mes parents étaient sceptiques quant à mon avenir d'auteur de bande dessinée. Alors je me suis évertué à plaire aux enfants, mais aussi à mes parents qui, à l'époque, avaient la soixantaine tapée.»

La formule a été payante. Pour les aficionados du 9^e art qui se réjouissent désormais de chaque apparition de Kid sur leur écran radar, mais aussi pour Midam qui, après six ans de chômage — «une période de ma vie où je n'étais que champion de billard dans mon quartier», lance-t-il —, est devenu millionnaire au cours des 10 dernières années. «En Euros», souligne-t-il.

Et le plus étonnant, c'est qu'il n'a ni enfant — pour le moment —, ni passion pour les jeux vidéo, ce qui est sans doute une autre clef pour comprendre la recette d'un succès planétaire, traduit en indonésien, en turc et même en finlandais. «Pour bien observer quelque chose, il est toujours important de se tenir en retrait», résume-t-il. Et cette posture intellectuelle, après qu'on a avalé 46 pages, ne donne pas l'impression d'être inconfortable.

Les Éditions du Noroît

Nouveautés 2007



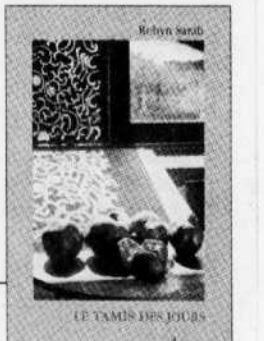
www.lenoroit.com



Jean-François Beauchemin

Quand les pierres se mirent à rêver

(col. Lieu dit)



Robyn Sarah

Le tamis des jours

traduit par Marie Frankland

(col. Latitude)

Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal, stand 255

HURTUBISE HMH

Madeleine Monette



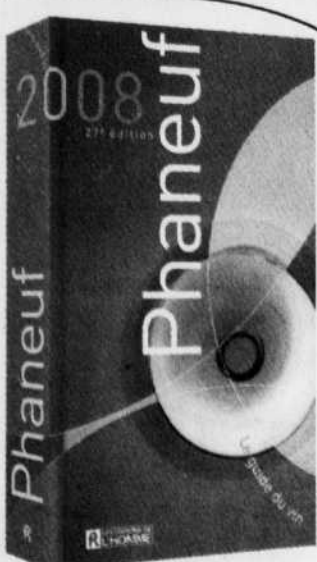
Les Rouleurs

Un roman urbain d'une sensibilité unique.

456 pages | 34,95 \$ | www.hurtubisehnh.com

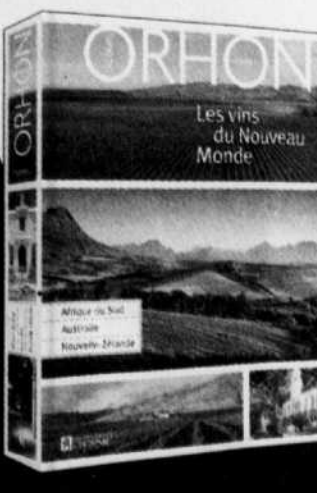
PHOTO © SIMON JUTRAS

Le plaisir est dans le vin!

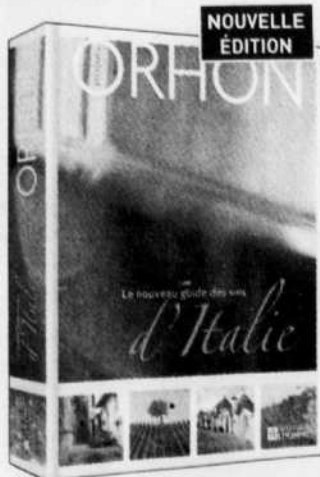


Le guide du vin de Michel Phaneuf, best-seller depuis 27 ans!

- Les Grappes d'or 2008
- L'évolution des millésimes en un clin d'œil
- Une sélection des meilleurs vins au répertoire général de la SAQ
- Un guide de restaurants
- Des conseils à profusion



Grand observateur des vignobles de la planète, Jacques Orhon a sillonné pendant plusieurs mois ceux d'Afrique du Sud, d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Il nous présente les signatures incontournables et celles en devenir.



De la Lombardie à la Toscane, de l'Ombrie à la Sicile, Jacques Orhon présente dans le détail les vins de l'Italie.

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

QUÉBECOR MEDIA

www.edhomme.com